

DULCE COMO EL AMOR
DOUX COMME L'AMOUR

IG

EDICIONES HISPANOGALIA
COLECCIÓN LA VOZ DE AL LADO / EL ECO DEL OTRO LADO
DIRIGIDA POR JAVIER PÉREZ BAZO

Dulce como el amor, de Moisés Pascual Pozas



© *De Dulce como el amor*, Moisés Pascual Pozas

© De la traducción, Gaëlle Bervas

© De la fotografía de la portada, Luis Pardiñas, 2004

© 2006, Consejería de Educación, Embajada de España en Francia /
Ministerio de Educación y Ciencia,
Secretaría General Técnica

NIPO: 651-06-187-4

Diseño de la colección: Antonio Ramos

Pedidos y distribución:

Centro de Recursos

34, Boulevard de l'Hôpital 75005 Paris

Tel: 0147074858 Fax: 0143371198

@: centrorecursos.fr@mec.es

Todos los derechos reservados. No se permite la reproducción total o parcial de este libro, ni su incorporación a un sistema informático, ni su transmisión en cualquier forma o por cualquier medio, sea éste electrónico, mecánico, reprográfico, gramofónico u otro, sin el permiso previo y por escrito de los titulares del copyright.

Moisés Pascual Pozas

**DULCE COMO EL AMOR
DOUX COMME L'AMOUR**

Traducción de:
GAËLLE BERVAS

CONSEJERÍA DE EDUCACIÓN
EMBAJADA DE ESPAÑA EN FRANCIA
PARÍS, 2006

Nuestro reconocimiento y gratitud a la
Editorial ARMANDO SICILIANO EDITORE
(Messina, Italia), por el permiso
concedido para la publicación de
los cinco primeros cuentos de esta antología.

Introduction

GAËLLE BERVAS

*Caminante no hay camino,
se hace camino al andar*

ANTONIO MACHADO

Le monde, Moisés Pascual Pozas le construit avec ses mots, sa littérature se nourrit de ses pérégrinations. Et il faut le suivre pour le connaître.

Désir de rupture, avidité de découvertes, difficulté de s'adapter à nos sociétés occidentales, refus de toute forme d'oppression et recherche de l'authenticité, poussent essentiellement Moisés Pascual Pozas à ces continuels déplacements.

Comme Dédale, prisonnier dans son propre labyrinthe, les personnages de Moisés Pascual Pozas sont à la recherche d'une sortie salvatrice, rédemptrice. L'espace est toujours symbole, crée du sens et influence, voire manipule les personnages. Juan Montero, qui revient de la pendaison de son frère, Lucio Montero, le bandit, ne se sent-il pas prisonnier, comme Pedro Páramo de Juan Rulfo, de l'espace qui l'entoure:

Juan Montero estaba harto de tanto sol, y de un polvo que envolvía el aire y se metía por los ojos, y se posaba en los labios, y era una lengüeta de granos ásperos en el paladar. De poco servía el sombrero de paja que se mercara en el último villorio porque el fuego derretía la cabeza y, por más que azotara las mulas, la llanura no tenía fin. La tierra se había llenado de piedras, y las piedras eran ascuas donde sólo crecían aliagas y yerbas enclenques...

Le paysage est sec, aride, hostile, désolé. Les personnages ne peuvent y trouver la sérénité. Ils semblent victimes et prisonniers de cet espace qui sera d'ailleurs fatal au bandit:

Lucio Montero habría de caminar siete días con sus noches en los páramos donde nada crece buscando una salida en el laberinto de los vientos.

Mais cet espace peut également les rendre prisonniers de leur passé; alors

ils doivent fuir, fuir loin pour oublier, s'exiler pour échapper aux souvenirs ou aux représailles. Cependant, cet exil n'est jamais salutaire et les personnages ne peuvent y trouver le repos comme le montre le poète Brandelo de *Tras la ventana* qui revient dans son village, rappelé par les fantômes du souvenir:

Había huido a la tierra donde los horizontes se rompen en busca del olvido que propicia la distancia, pero ésta convirtió los recuerdos en una presencia insomne. En la página en blanco del libro del amor le anunciaban el tiempo del regreso, y así fue como desanduvo los treinta días de pies llagados que alivió con agua salada y orina.

Les trajets sont d'ailleurs d'un autre temps, se font à pied ou à dos de cheval (sauf pour Luisa dans *De palique* - nouvelle qui se situe à une époque plus contemporaine-, qui rêve du confort moderne de la voiture) et prennent une véritable allure de chemin de croix, comme une pénitence.

Dans *Reencuentro*, le contremaître revient sur le lieu de son «crime» d'adultère, qu'il avait fui lâchement lorsque le maître les avait surpris, abandonnant la femme aimée, plein de remords:

He intentado olvidar sus súplicas, su rostro lleno de espanto y que el tiempo hiciese del recuerdo la memoria de un olvido. Pero ha sido en vano. [...] Por eso estoy aquí, seguro de cobrar lo que es mío, y pasar al otro lado de los montes, allá, donde la brisa sabe a hierbabuena.

Atteindra-t-il cette terre au goût de menthe - de liberté- *donde comienzan los nombres y no hay señor?* Le poète Brandelo parviendra-t-il à retrouver ce regard qui se trouve *Tras la ventana*? Walid, lui, dans *Dulce como el amor* quitte ses montagnes de l'Atlas pour aller chercher fortune à la ville. Mais son périple ne sera que source de désillusions: il va contracter la lèpre et se retrouver à mendier au coin des rues, persécuté par la «mafia» des mendiants qui règne sur la ville. Tous ces personnages sont mus par le désir d'atteindre, d'obtenir ce qu'ils n'ont pas ou plus. Mythe d'un paradis perdu, terre promise, qui leur ferait oublier le monde si «amargo» –terme qui revient à de nombreuses reprises– dans lequel ils vivent.

* * *

Pour Moisés Pascual Pozas «*la literatura debe conducir a un planteamiento del mundo en el que vivimos y no ser sólo diversión, [...] la literatura debe ser una excusa para una reflexión*». Et c'est un monde bien complexe que dénonce l'auteur dans toutes ses nouvelles. Alors, critique de la société certes, mais dans un style toujours teinté de poésie: la critique n'en devient que plus acerbe, plus surprenante. Dans *Dulce como el amor* la prose est poétique et l'écriture très imagée. Les figures dominantes sont construites sur des métaphores toujours très évocatrices et ont parfois valeur de synesthésies. Les taches provoquées par la lèpre sur la peau de Walid sont une évocation florale:

Más tarde, fue el brote de una flor morada creciendo a lo largo de la pierna derecha [...]

La flor creció como un lirio rojo, blanco y negro, y las mujeres de cintura de sombra y pechos duros, al ver que el cuerpo de Walid era una mano en las esquinas y la voz una salmodia agrietada, olvidaron para siempre sus ojos de topacio. [...]

... apesar de los cristales de mi pierna [...]

...y la chilaba estaba llena de clavos.

La maladie devient alors beauté poétique, et la douleur cristalline ou métallique. La poésie se met au service de la souffrance et de l'injustice qui règnent dans ce monde aux parfums exotiques: Walid, comme tant d'autres dans son cas, est condamné à demander l'aumône aux blancs, ces nantis, qui savent, eux, comment guérir la lèpre. Et, comble de l'injustice, ce monde miséreux et misérable est régi et exploité par un Marabout tout-puissant:

En la ciudad vivía el gran Marabú que, con eficacia y equidad, reinaba en la corte de muslos sin piernas, de carne enjambre de gusanos y hormigas rojas. En el centro, donde habitaban los blancos, mendigaban los leprosos que poseían el secreto de la compasión; los muchachos que caminan en los muñones de los muslos recorrían los bares, las entradas de los bancos y las piscinas de los grandes hoteles...

Dans *Reencuentro* la vengeance (thème récurrent dans l'œuvre de Moisés Pascual Pozas) apparaît aussi comme un moyen de dénoncer l'injustice. Le riche propriétaire terrien qui règne en maître sur ses terres, son personnel (qu'il fait vivre dans des conditions indignes) et sa femme, n'a pas de réelle identité, il n'est qu'un symbole, celui du pouvoir et de l'oppression. Il n'a aucun mérite

car sa situation privilégiée n'est que le fruit de l'héritage que lui ont laissé les générations précédentes:

Sabedor de que la belleza es para estas campesinas de tres al cuarto la mercancía más preciada, decidí concertar la boda con el padre, un pelanas como tantos.[...]

Y si hay alguna duda, ahí están mis haberes, mi autoridad de generacione-nes, añeja como el buen vino que he repartido con largueza entre estos comarcanos abre-surcos.

D'où l'injustice dénoncée par son rival:

Ellos sólo adivinaban tus francachelas, tu vida regalada, y la aceptaban como soportan la lluvia, porque tiene que ser así, porque siempre fue así. Pero yo tocaba esa vida con los ojos y me decía: ¿por qué tú, y no yo?

Il considère la trahison de son contremaître comme une véritable offense à son statut et ne le supporte pas. Le maître se venge alors sur sa femme qu'il relègue au rang de véritable esclave.

La vision critique de la société se dessine aussi dans *De palique*, clin d'œil à Miguel Delibes (*Cinco horas con Mario*). Luisa discute avec une amie, mais seuls ses propos à elle sont retranscrits par l'auteur. Elle retrace sa relation avec son mari, qu'elle critique sans cesse, et s'engage dans des digressions en fonction des thèmes ou des personnes dont elle parle. Ici, nous sommes loin des images poétiques évoquées précédemment, le langage est populaire, familier et singulièrement imagé, ponctué de nombreuses expressions toutes faites ou idiomatiques, caractéristiques d'un type de société et d'époque: la petite bourgeoisie ou classe moyenne de parvenus à la fin des années 70.

... y yo, encima, poniendo cara de alegría, porque al mal tiempo buena cara, ay qué te voy a contar que no sepas, eso sí, tenía una manera especial de engatusarte, y luego dicen de nosotras, para todo tenía la respuesta justa, qué labia... [...]

... que tengo ya ganado el cielo, chica, pero lo que yo me decía, ya cambiarán las tornas, que el que las da las toma, paciencia, luisa, paciencia, que no se ganó Zamora en una hora, que todo llegará, que no hay mal que cien años dure, porque valía la pena esperar, que era un buen partido...

Commérages, critiques superficielles et esprit petit-bourgeois de cette «maruja» pointent du doigt une classe sociale incapable de dialoguer, de s'arrêter sur de véritables problèmes, d'avoir des préoccupations autres que matérielles et pour qui le paraître est essentiel. Les dictons et proverbes qui ponctuent son langage sont tirés de «la Biblia moral del español» selon l'expression d'Emilio Náñez, et nous révèlent donc qu'elle appartient bien au peuple, et non à cette classe bourgeoise qu'elle admire tant.

Critique, enfin, de la religion catholique dans *La despedida* et *Juan Montero*, récits qui sont également emprunts de poésie et de métaphores évocatrices. Le premier relate un épisode qui a lieu dans un séminaire. Le père Hipólito tente d'abuser de l'un des enfants, Juan González, mais celui-ci s'enfuit et, se sentant coupable de ce qui s'est passé, va tout raconter lors d'une confession, sans pour autant nommer le responsable:

soy culpable, pero yo no soy un chivato

Il sera alors accusé injustement de calomnie et de médisance et renvoyé du séminaire car sa conduite est jugée indigne d'un tel lieu. Mais ce ne sont pas tant les pratiques déviantes de ce milieu que le décalage entre l'attitude des prêtres et les commandements religieux qu'ils sont censés respecter, que s'attache à dénoncer ici Moisés Pascual Pozas. Il est en effet surprenant de constater que le père Hipólito n'est pas présenté comme un monstre malgré ses actes odieux. Par rapport au préfet qui règne sur le séminaire avec un gant de fer, il semble plus humain, plus attachant: il a un nom, ne violente pas Juan qu'il traite, malgré tout, avec douceur; il est sensible (aux livres, à la littérature, à la poésie), plus ouvert que ses pairs, aveuglés par le dogme, et se pose des questions existentielles:

«Te gusta la poesía, ¿verdad? Claro, aún no estás preparado para leer a Bécquer, aunque es un místico a su manera. Posee la delicadeza de la brisa del mar y es etéreo e inasible como nuestros sueños» [...]«Inasible como nuestros sueños. Yo también siento la gota de los días grises. ¡Ay, el mito del eterno retorno es la vuelta del invierno, un largo y tedioso camino hacia la nieve de la muerte!...

En revanche, le préfet, lui, n'est que fonctions: moraliser, réprimander, faire expier et punir. Il condamne Juan, le punit moralement et physiquement

sans essayer de le comprendre, le renvoie afin qu'il ne contamine pas les autres, sans aucune compassion:

Una mano te golpea, una, dos, tres veces te golpea, y muchos erizos restriegan tu cabeza y te muerdes la lengua y respiras, respiras, y ya no sientes nada. [...]

... tienen que llevarme a la estación, en casa, vaya disgusto, tiemblo, casi no se veía, he vomitado y tengo frío y hasta que comience la misa no abrirán la puerta para que no hable con nadie, la manzana podrida no tiene que echar a perder un cesto, de las buenas, claro...

Mais qui donc, ici, est le véritable traître, lorsque se fait entendre le chant du coq:

el canto de los gallos, ¡ay!, suena la campanilla, tres veces, ¡ay!, ahora viene, y cuando suena tres veces la campanilla dicen: Santo, Santo, Santo.

Manque de compassion, incapacité à pardonner, c'est également ce qui caractérise le prêtre Juan Montero, frère du bandit qu'il renie totalement par crainte que cela atteigne son propre honneur et soit un frein à son ascension dans sa hiérarchie. Il approuve les châtiments extrêmes réservés à ceux qui ont péché, se montre cruel, égoïste et intéressé:

Mi hermano no era ya mi hermano, aunque fuese sangre de mi sangre. Era más bien un tal Lucio Montero, un ser orgulloso y contrario a la ley de Dios. Mereció lo que mereció y su deshonra no es mi mancha. [...]

Él se lo buscó. Yo hice lo posible, pero era un blasfemo, entraña de Satanás. Que Dios cumpla con su deber. [...] Y Juan Montero pensó que quizá, quizá, ahora sí, el abad me confíe el sermón de septiembre.

Toute puissance de la religion également dénoncée dans le dernier récit, Sabbatai Sevi, écrit en hommage à José Luis Borges. En dehors du titre, qui nous renvoie à ce messie juif converti à l'Islam, le texte ne contient pas de références historiques précises. Juste une scène, qui tient en quelques lignes. On découvre un homme, totalement démuni devant le sultan implacable, qui doit renoncer à sa propre foi et renier ses croyances. Il aura évité une mort directe, certes, mais ne trouvera plus le repos:

Y el hombre comenzó a morir de la peor muerte, pero eso lo supo cuando volvió de su extravío y comprendió que el destino le había marcado con el punzón de un desprecio insomne.

Destinées cruelles, absence de données renvoyant à une situation spatio-temporelle précise et déterminée, absence d'identité des personnages, tous ces éléments confèrent aux textes une valeur de parabole qui ne se veut pas moraliste mais qui prétend offrir une vision du monde tel que le voit et le dénonce Moisés Pascual Pozas. Cette sorte d'atemporalité leur donne une valeur universelle et symbolique, qui peut servir de miroir à nos sociétés individualistes et injustes où se déchaînent les passions.

* * *

Et ces passions sont à l'image des techniques narratives utilisées par l'auteur, peut-être pour mieux les mettre à jour. Imbriquées, tourmentées, complexes. La structure de ces nouvelles est rarement linéaire au niveau chronologique, les analepses se succèdent, les ellipses permettent une accélération du récit, rompant toute monotonie dans la narration. Le lecteur doit alors en reconstituer la linéarité à partir des différents éléments qui lui sont fournis. Les temps du passé (*pretérito perfecto* et *pretérito indefinido*) jouent leur rôle dans la narration, comme dans *Reencuentro* où ils indiquent un changement de scène ou d'époque: les évocations d'un passé plus lointain (rencontre du propriétaire et de sa femme, scène décisive quand il a surpris celle-ci avec son amant) alternent avec celles d'un passé tout proche (le retour du contremaître pour récupérer son «bien»). Nous trouvons une exception dans la nouvelle *De palique*, où la diégèse, coïncide presque parfaitement avec le temps de la lecture – presque car nous n'avons pas connaissance des interventions de l'amie de Luisa qui sont suggérées de façon elliptique par des points de suspension:

Pedimos algo más..., vale..., es verdad que los de aquella mesa no nos quitan ojo, no están mal, aunque yo con esta tripita..., como te decía, con la parte de papá teníamos para el pisito, te gusta, verdad, y no ha sido caro..., tienes razón..., estoy totalmente de acuerdo

Cependant, Luisa fait aussi appel à ses souvenirs et introduit donc des flash-backs qui permettent au lecteur de reconstituer en partie son histoire.

C'est enfin le travail de l'auteur sur les modalités de la narration qui est impressionnant dans ces textes: les voix narratives sont multiples, mobiles. Nous sommes loin d'un schéma classique de narration. Même dans les récits où c'est un narrateur omniscient qui intervient, ses pouvoirs sont limités, son rôle est discret, se limite à «montrer»: il n'émet pas de jugement, s'efface devant les personnages qui se définissent finalement par leurs actions ou leurs propos. C'est le cas par exemple dans *Doux comme l'amour*: dans les descriptions de Walid, on a souvent l'impression qu'il traduit son regard, ses sensations, qu'il ne fait que servir d'intermédiaire:

Bien se advertía en las telas de seda y en el semblante risueño de las caravanas y las mujeres de sus noches, que la riqueza se encontraba al otro lado del desierto.

Y una mañana, Walid sintió que la arena quemaba los labios de la pierna. La lejanía era un cansancio salado que frotaba los ojos, y ranas que croaban en la cabeza...

C'est toujours ce même narrateur qui parle à la fin de la nouvelle, mais, à partir de l'arrestation de Walid, il le tutoie, le rendant ainsi plus vivant, plus proche de nous: on compatit à son malheur. Dans cette nouvelle, la voix de Walid lui-même apparaît à la première personne, quand il s'adresse mentalement à la jeune femme blanche qui le fait rêver, comme si c'était un domaine qui lui était réservé. Là encore son regard est rempli de lyrisme et teinté de poésie:

Yo contemplo tu cuerpo de gacela, tus pies suaves y calientes como la arena, tus labios rojos y abiertos como la flor del ceibo...

Dans *La Despedida* également, nous pouvons constater que le narrateur - omniscient - laisse les personnages se définir d'eux-mêmes: le style direct est utilisé ici pour caractériser les deux prêtres qui sont donc exclusivement définis par leurs paroles. Pour Juan González, le narrateur alterne entre le «tú» et le «yo», ce qui occasionne un changement de narrataire et module la distance entre le personnage et le narrateur, comme si celui-ci était partagé entre le désir de se situer aux côtés de Juan, petite victime sans défense, et de s'adresser au lecteur, pour mieux le prendre à témoin:

... y empujas al padre Hipólito y te alzas y rueda por el suelo la pluma y cae la silla, «espera, ven, no digas nada, no volverá a suceder, vuelve», unas manos

intentan sujetarte de los hombros, «perdona, era una caricia sin ninguna intención», Juan González zarandea al padre Hipólito que cae al suelo, «no digas nada, por favor, no digas nada», y Juan González busca la salida del largo pasillo...

Dans *Reencuentro*, le contremaître revient, et sait que son ancien maître est là, derrière la fenêtre. Chacun donne successivement sa version des faits, mentalement, ce qui nous permet, malgré l'absence de tout narrateur omniscient, de parvenir à une certaine objectivité des faits. Le recours à la deuxième personne donne l'impression qu'il s'agit d'un dialogue -mental- entre les deux hommes, chacun cherchant à se justifier et à dénoncer l'autre en l'apostrophant directement: leur duel a déjà commencé. Le maître utilise la troisième personne lorsqu'il évoque le passé comme pour exposer la situation à une tierce personne qu'il prendrait à témoin, mais il revient au tutoiement lorsque ses sentiments et son animosité contre son rival reprennent le dessus:

Y todo por tu culpa, por ti, que no apreciaste la fortuna de tener un amo como yo. Comía en mi mesa y la soldada le era entregada puntualmente y sin cicatería.

Le contremaître, lui, n'utilise que la deuxième personne, comme s'il affrontait déjà plus directement son ennemi, révélant peut-être ainsi une plus grande détermination et une plus grande assurance de sa part.

Dans *Juan Montero*, le schéma narratif est également complexe: un narrateur externe à l'histoire, omniscient, parle des personnages à la troisième personne, mais le plus souvent il leur laisse la parole (de façon directe, sans guillemets ni verbes introducteurs) les faisant apparaître comme autant de narrateurs secondaires. Ainsi, Juan Montero, le bandit Lucio, le supérieur du monastère, Adela la femme qui a attiré le bandit dans un piège, les «juges» (j'appelle ainsi la voix collective, indéterminée, qui parle au nom des personnes ayant arrêté le sort du bandit), et le crieur public, qui a annoncé la nouvelle dans tout le pays.

Dans *Tras la ventana*, enfin, apparaît également un narrateur omniscient. Mais qui est-il réellement? Ici encore Moisés Pascual Pozas destabilise son lec-

teur, se joue des niveaux de narration. On finit par comprendre que Brandelo Le Poète avec qui l'on avait fait connaissance au début de la nouvelle, n'est lui-même qu'une création littéraire, celle d'un autre auteur, médiocre, bossu, qui survit grâce à l'aumône et à ses personnages, qui le font vivre par procuration, et qu'il manipule tel un démiurge:

Mas todo esto lo está imaginando en esta tarde revolvedora de sombras e hilos de carámbano. Él no se llama Brandelo ni al lugar le dicen Bolenda, y solo ha escrito epigramas que en vez de fama y sustento le han proporcionado injurias y bastonazos. [...]

Quizá deba decirle a Brandelo el Forastero que termine su cena de mesón arriero y que, al clarear la mañana, vaya en busca de la vela encendida tras la ventana para contemplar la sonrisa del rostro de Colinda, su sonrisa de alba y penumbra, mensajera de los goces del amor.

Autorisera-t-il son personnage à retrouver ce sourire d'aube? Le contre-maître retrouvera-t-il la femme aimée et parviendra-t-il à retrouver l'éclat de ses yeux? Walid pourra-t-il encore embrasser des lèvres qui ont le goût de la menthe? Rien n'est moins sûr... Toutes ces femmes pourraient être autant d'Ariane tendant un fil à Dédale pour l'aider à sortir de son labyrinthe. Mais celui-ci le souhaite-t-il vraiment? Et comment pourrait-il leur faire confiance? La belle femme blanche au corps de gazelle a sûrement dénoncé Walid, Juan González ne semble pas confiant dans l'accueil de sa mère après son renvoi du séminaire, Adela a causé la perte du bandit Lucio Montero...

Non, ces personnages semblent devoir affronter seuls leur cruelle destinée, dans ce monde d'injustice, de domination, de vengeance, d'amour et de haine, bref, de toutes ces passions humaines dénoncées par l'auteur mais qui, après tout, sont les nôtres.

Octobre 2006

*...y preparas el té
que es amargo como la muerte,
suave y amargo como la vida
y dulce como el amor.*

M. P. P.

DULCE COMO EL AMOR
DOUX COMME L'AMOUR

Dulce como el amor

Al principio, sólo sintió un picor, una comezón subiendo por la piel, un pertinaz hormigueo que aumentaba al contacto con las uñas; más tarde, fue el brote de una flor morada creciendo a lo largo de la pierna derecha. De nada sirvieron las tortas de hierba y arena, preparadas por las mujeres más ancianas, porque la herida no detuvo su caminar agrio y profundo. En otro tiempo, cuando Walid cuidaba el ganado en las montañas del Atlas, su cuerpo, alto y enjuto, atraía a las mujeres que se adornan con torques y cubren el rostro con un velo de seda transparente. Sus pies no conocían entonces la fatiga y de las altas montañas descendieron a la ciudad donde los hombres esperan descubrir el rumbo de la fortuna. Y, en la ciudad, sus brazos de alambre buscaron alimento en el cansancio del azufre y en los espejos curvos y azules de las aguas. Cuando venía la luna, era Walid una espada mecida por la mar y una lumbre de amor y cuchillos.

La flor creció como un lirio rojo, blanco y negro, y las mujeres de cintura de sombra y pechos duros, al ver que el cuerpo de Walid era una mano en las esquinas y la voz una salmodia agrietada, olvidaron para siempre sus ojos de topacio. Pero, en el sueño de las brasas del atardecer, contemplaba Walid la llegada de gente que traían, en la rueda de los pies y en el quedo misterio de la voz, noticias de una tierra donde crecían árboles gigantes a cuya sombra reposaba la fatiga de los hombres. Bien se advertía en las telas de seda y en el semblante risueño de los mercaderes, que aumentaba los camellos de las caravanas y las mujeres de sus noches, que la riqueza se encontraba al otro lado del desierto.

Y una mañana, Walid sintió que la arena quemaba los labios de la pierna. La lejanía era un cansancio salado que frotaba los ojos, y ranas que croaban en la cabeza, y un anhelo de palmeras en la dorada red del aire. Las caravanas nacían y morían como los vientos, y las sonrisas de los hombres eran cada vez más blancas. Al declinar de la tarde, encendían hogueras y sus gargantas se llenaban de olas oscuras que iban y venían. La caricia del sueño sanaba la herida, y de su corazón de magia surgía una ciudad con

Doux comme l'amour

Au début, il ressentit seulement un picotement, une démangeaison qui montait le long de sa peau, un fourmillement tenace qui augmentait au contact des ongles; plus tard, ce fut le bourgeonnement d'une fleur mauve qui grandissait le long de sa jambe droite. Les emplâtres d'herbe et de sable préparées par les vieilles femmes ne servirent à rien car la plaie n'arrêta pas son cheminement aigre et profond. A une autre époque, quand Walid s'occupait du troupeau dans les montagnes de l'Atlas, son corps, grand et sec, attirait les femmes qui se paraient de torques et se couvraient le visage d'un voile de soie transparent. Ses pieds, alors, ne connaissaient pas la fatigue et des hautes montagnes ils descendirent à la ville où les hommes espèrent découvrir la voie de la fortune. Et, à la ville, ses bras de fil de fer cherchèrent de la nourriture dans la fatigue du soufre et le miroir courbe et bleu des eaux. Quand la lune apparaissait, Walid était un dos bercé par la mer et un feu d'amour et de couteaux.

La fleur grandit comme un iris rouge, blanc et noir, et les femmes à la taille d'ombre et aux seins durs, voyant que le corps de Walid était une main aux coins des rues et sa voix une psalmodie déchirée, oublièrent à jamais ses yeux de topaze. Mais, dans le rêve de braise de la tombée du jour, Walid contemplait l'arrivée de gens qui apportaient, dans la ronde de pieds et dans le calme mystère des voix, des nouvelles d'une terre où poussaient des arbres géants à l'ombre desquels se reposait la fatigue des hommes. On voyait bien, à travers les étoffes en soie et sur le sourire des marchands qu'augmentaient les chameaux des caravanes et les femmes de leurs nuits, que la richesse se trouvait de l'autre côté du désert.

Et un matin, Walid sentit que le sable brûlait les lèvres de sa jambe. Le lointain était une fatigue salée qui piquait les yeux, des grenouilles qui coassaient dans sa tête, et un désir de palmiers dans le filet doré de l'air. Les caravanes naissaient et mouraient comme les vents, et les sourires des hommes étaient de plus en plus blancs. Lorsque l'après-midi déclinait, ils allumaient de grands feux et leur gorge se couvrait de vagues obscures qui allaient et venaient. La caresse du rêve soignait la blessure et de son coeur de magie surgissait une

árboles azules y pájaros de colores que cantaban en los hombros de las mujeres más hermosas. Pero cuando el sueño se extraviaba, caían del firmamento haces de fuego, y los camellos y los hombres pisaban su sombra. Y detrás de un día venía otro día, y detrás de la arena más arena, y había muchos soles y el aire se asfixiaba, y detrás del día aparecía la noche de aliento helado, y el silencio se poblaba de fuegos y el aire era un mar oscuro con olas que iban y venían.

Una madrugada, aparecieron los chivos de paso temeroso, y los bueyes de cuernos alzados, y los carboneros de rostro invisible, y los crispados dedos del baobab. La ciudad se anunciaba en el semblante risueño de los mercaderes que contaban y contaban las monedas y pasaban revista a las alforjas.

Al caer de una tarde fatigada, llegaron a la ciudad donde los hombres descansan a la sombra de árboles gigantes y las mujeres caminan descalzas, moviendo, como un río lento y oscuro, las cinturas, los pechos negros y grandes, sus largos cuellos de palmera. Y, en la gran ciudad, el sol restallaba en el asfalto y las ratas recorrían las casas de uralita partida y cañabrava; las moscas azules perseguían a los perros, y los perros a los niños de vientre hinchado que jugaban con botes y raspas de pescado en las entrañas de los basurales. En la ciudad vivía el gran Marabú que, con eficacia y equidad, reinaba en la corte de muslos sin piernas, de carne enjambre de gusanos y hormigas rojas. En el centro, donde habitaban los blancos, mendigaban los leprosos que poseían el secreto de la compasión; los muchachos que caminan en los muñones de los muslos recorrían los bares, las entradas de los bancos y las piscinas de los grandes hoteles; la calle de las Embajadas era el reino de los niños que aprenden el Corán, sintiendo en la piel el fuego del hierro; y los ojos cosidos con tramilla de gusano reposaban los bastones en el viento moribundo del aeropuerto. Cuando la tarde se iba, la plegaria descendía de los alminares y todos los mendigos regresaban al patio de arena donde el gran Marabú recogía el dinero. Previa constatación de que nadie se había apropiado de la moneda más diminuta, mandaba distribuir la ración de arroz, las hierbas olorosas y los palillos para los dientes. Sólo Walid, el leproso, no aceptó la perfecta planificación de la miseria. A pesar de los consejos, siguió viviendo de la piedad que nacía de la herida de su cuerpo hermoso, del bronce de la piel, de la

ville avec des arbres bleus et des oiseaux colorés qui chantaient sur les épaules des plus belles femmes. Mais quand le rêve s'évanouissait, des gerbes de feu tombaient du firmament, et les chameaux et les hommes piétinaient leur ombre. Un jour succédait à l'autre, et après le sable toujours plus de sable, il y avait différents soleils et l'air s'asphyxiait, et, après le jour, apparaissait la nuit et son souffle glacé, le silence se peuplait de feux et l'air était une mer obscure dont les vagues allaient et venaient.

Un matin, à l'aube, apparurent les chevreaux au pas craintif, les boeufs aux cornes dressées, les charbonniers au visage invisible, et les doigts crispés du baobab. La ville s'annonçait dans le visage des marchands qui comptaient et recomptaient leurs pièces et passaient leurs provisions en revue.

Un jour, alors que l'après-midi fatiguée s'évanouissait, ils arrivèrent à la ville où les hommes se reposent à l'ombre d'arbres géants et où les femmes marchent pieds-nus en balançant, comme une rivière lente et obscure, leur taille, leurs seins noirs et gros, leur long cou de palme. Et, dans la grande ville, le soleil frappait l'asphalte et les rats parcouraient les maisons faites de morceaux d'onduline et de roseaux; les mouches bleues poursuivaient les chiens, et les chiens les enfants au ventre gonflé qui jouaient avec des boîtes de conserve et des arêtes de poissons dans les entrailles des décharges. Dans la ville, vivait le grand Marabout qui, avec efficacité et équité, régnait sur la cour de cuisses sans jambes, de chair grouillant de vers et de fourmis rouges. Dans le centre, où vivaient les Blancs, mendiaient les lépreux qui détenaient le secret de la compassion; les jeunes qui marchent sur les moignons des cuisses parcouraient les bars, l'entrée des banques et les piscines des grands hôtels; la rue des Ambassades était le royaume des enfants qui apprennent le Coran, tout en sentant sur leur peau le feu du fer; et les yeux cousus de ficelle véreuse reposaient leur bâton dans le vent moribond de l'aéroport. Quand l'après-midi s'achevait, la prière descendait des minarets et tous les mendiants revenaient au patio de sable où le grand Marabout récoltait l'argent. Après avoir constaté préalablement que personne ne s'était approprié la moindre pièce, il faisait distribuer la ration de riz, les herbes parfumées et les morceaux d'écorce pour les dents. Seul Walid, le lépreux, n'accepta pas la parfaite planification de la misère. En dépit des conseils, il continua à vivre de la pitié que faisait naître la blessure de son beau corps, du bronze de sa peau, de

tristeza de unos ojos remotos. Y el recuerdo fue un ruiseñor que cantaba en la noche de los mosquitos.

Yo contemplo tu cuerpo de gacela, tus pies suaves y calientes como la arena, tus labios rojos y abiertos como la flor del ceibo; me llega el perfume a nardo de tu cabello y de nada me sirve la limosna de cada mañana, ni esas palabras de “qué pena de joven tan hermoso, cuídate y no te desanimes. ¡Ay Walid! ¿Vas a la playa, verdad? El agua salada hace bien. Mi piel es casi tan morena como la tuya; el color más hermoso, Walid, ni blanco ni negro. Toma esto para que te compres medicinas. ¡Qué pena de labios, y de cuerpo!” Su cuerpo sano que enseñaba el comienzo redondo de los pechos, y sus ojos verdes como el mar, y su voz de ola que rueda...

Venía todas las mañanas acompañada de la fatú que llevaba un cesto en la cabeza. Un día la esperé a la salida del mercado y la seguí. Me senté enfrente de su casa, a la que dan sombra palmeras y cocoteros. El sol me derretía los sesos y yo miraba las flores del jardín. Me llegaba un aroma penetrante y eran unos ojos verdes, y más ojos. Cuando la tarde trae la brisa del océano, salió con un bolso de tela y se alejó en un coche azul hacia la playa. Horas estuve buscándola. Recorrí los talleres donde trabajan el ébano y doblan la plata en busca del alma de las serpientes. Me detuve en los bancos donde riegan el atún y se pudren los cangrejos. Cansado, me alejé caminando por la playa. Me dolía la pierna y la chilaba estaba llena de clavos. Caía la tarde y me dolía la pierna. Iba pisando el borde de las olas que morían refrescando mis pies. El mar era un pecho gigante y jadeaba. Me dolía la pierna y busqué la sal de las aguas. Me escocía la piel y contemplaba a lo lejos las barcas que regresaban a la ciudad, y la ciudad encendía las luces, y el aire era un zumo de naranja. De repente, divisé un cuerpo desnudo en el agua. La vi bracear cortando las olas y un rayo de fuego me golpeó en la cabeza, en el estómago, en las piernas que apenas me sostenían. Me senté y esperé a que saliera. Del mar vino su cuerpo, y era una melena rubia pegada a la piel y el agua recorría sus pechos y bajaba al vientre y al vello, y era un imán que me llevaba. Me abalancé sobre ella y fue un grito y otro grito. Sus dientes se hincaron en mi mano que perseguía

la tristesse de ses yeux lointains. Et le souvenir fut un rossignol qui chantait dans la nuit des moustiques.

Je contemple ton corps de gazelle, tes pieds doux et chauds comme le sable, tes lèvres rouges et ouvertes comme la fleur du flamboyant; le parfum de nard de tes cheveux me parvient et l'aumône de chaque matin ne me sert à rien, ni ces mots: "Quel dommage un si beau jeune homme, prends soin de toi et ne te décourage pas. Ah, Walid! Tu vas à la plage, non? L'eau salée fait du bien. Ma peau est presque aussi bronzée que la tienne; la plus belle des couleurs, Walid, ni blanche ni noire. Prends ça pour t'acheter des médicaments. Quel dommage ces lèvres, et ce corps!" Son corps sain qui dévoilait la naissance arrondie de ses seins, et ses yeux verts comme la mer, et sa voix de vague qui déferle...

Elle venait tous les matins, accompagnée de la fatou qui portait un panier sur la tête. Un jour, je l'attendis à la sortie du marché et la suivis. Je m'assis face à sa maison ombragée par des palmiers et des cocotiers. Le soleil faisait fondre mon cerveau et je regardais les fleurs du jardin. Un parfum pénétrant arrivait jusqu'à moi, c'était des yeux verts, et encore des yeux. Alors que l'après-midi apporte la brise de l'océan, elle sortit avec un sac en toile et s'éloigna dans une voiture bleue en direction de la plage. Je l'ai cherchée pendant des heures. J'ai parcouru les ateliers où l'on travaille l'ébène et où l'on tord l'argent à la recherche de l'âme des serpents. Je me suis arrêté sur les bancs où l'on arrose le thon et où pourrissent les crabes. Fatigué, je me suis éloigné en marchant sur la plage. Ma jambe me faisait mal et ma djellaba était pleine de clous. Le soir tombait et ma jambe me faisait mal. Je marchais au bord des vagues qui mouraient en rafraîchissant mes pieds. La mer était une poitrine géante qui haletait. Ma jambe me faisait mal et je recherchais le sel des eaux. Ma peau me brûlait, je contempiais au loin les bateaux qui rentraient vers la ville, et la ville allumait ses lumières, et l'air était un jus d'orange. Soudain, j'aperçus un corps nu dans l'eau. Je l'ai vue nager, fendait les vagues, et un rayon de feu me frappa la tête, l'estomac, les jambes qui me soutenaient à peine. Je m'assis et attendis qu'elle sorte de l'eau. Son corps vint de la mer, c'était une chevelure blonde collée à sa peau, l'eau parcourait sa poitrine, ruisselait vers le ventre et le bas-ventre, et j'étais emporté vers elle comme un aimant. Je me suis jeté sur elle et il y eut un cri, puis un autre. Ses dents se plantèrent dans ma main qui recherchait ses cuis-

sus muslos de gacela, sus muslos más dulces que los mangos. La lengua bebía la sal de su cuerpo palpitante y sentí que el sosiego volvía a su cuerpo. A pesar de los cristales de mi pierna, un placer inmenso trepaba los miembros y me hundía en los ojos verdes, venidos de muy lejos, de la tierra donde viven los hombres que curan la lepra. Su cabeza acariciaba mi pecho, sus labios descendían a mis partes, y era el temblor de las hormigas de la miel y un olor a mar mientras contemplaba las primeras estrellas y oía la respiración ancha del océano.

Pero te buscaron, Walid, por toda la ciudad te buscaron. Recorrieron los amasijos de carne y basura; llegaron a la desembocadura de las cloacas; te buscaron en los patios de palmera con pozo, en las madrigueras del puerto, en el barrio de los artesanos, en el mercado donde los hombres cabecean en la almohada de las reses muertas, en la calígene que lleva el sueño a los pájaros, en la oscuridad de los muslos que se ofrecen; entraron en el aire podrido de las alcobas rajando colchones, desalojando semen nervioso y, hartos de buscar, se dirigieron a la ciudad blanca: a la plaza de la Independencia, a la Avenida de la República, a los hoteles y cafés que se miran en el mar. Y un amanecer, te encontraron debajo de un árbol gigante y tú ya no fuiste tú. Te golpearon sin duelo porque los grisgrís no colgaban de tus brazos. Concedido te fue, después de pasar mucho tiempo en compañía de las ratas, del pan y del agua, sentarte en una esquina y pedir para el gran Marabú. Cuando llega la noche, vuelves al lugar de los leprosos y entregas el dinero, producto de la herida que va rasgando tus muslos. Tendido en la arena del corral, palpas en la sombra carne compañera mientras oyes el mar que respira como un monstruo. Cierras los ojos en el galope de las caracolas y contemplas unas estrellitas verdes, y buscas unos labios que saben a menta. Caminas por un río de amapolas y acaricias unos pechos, y abres los ojos, y preparas el té que es amargo como la muerte, suave y amargo como la vida y dulce como el amor.

ses de gazelle, ses cuisses plus douces que des mangues. Ma langue buvait le sel de son cou palpitant et je sentis que son corps retrouvait le calme. Malgré les aiguilles de verre dans ma jambe, un plaisir immense grimpa dans mes membres et me plongeait dans les yeux verts, venus de très loin, de la terre où vivent les hommes qui soignent la lèpre. Sa tête caressait ma poitrine, ses lèvres descendaient vers mon sexe et c'était le tremblement des fourmis du miel, et une odeur de mer tandis que je contempiais les premières étoiles et que j'entendais la large respiration de l'océan.

Mais ils t'ont cherché, Walid, dans toute la ville ils t'ont cherché. Ils ont parcouru les ramassis de viande et de poubelles, ils sont allés jusqu'au bout des cloaques; ils t'ont cherché autour des puits et des palmiers des patios, dans les repaires du port, dans le quartier des artisans, dans le marché où les hommes somnoient sur l'oreiller des bêtes mortes, dans les ténèbres qui apportent le sommeil aux oiseaux, dans l'obscurité des cuisses qui s'offrent; ils sont entrés dans l'air pourri des alcôves en éventrant des matelas, en délogeant du sperme nerveux et, las de chercher, ils se sont dirigés vers la ville blanche: la place de l'Indépendance, l'avenue de la République, les hôtels et les cafés qui se mirent dans la mer. Et un matin à l'aube, ils t'ont trouvé sous un arbre géant, et toi tu ne fus plus toi-même. Ils t'ont frappé sans merci parce que tes bras ne portaient pas de gris-gris. Il te fut permis, après avoir passé beaucoup de temps en compagnie de rats, de pain et d'eau, de t'asseoir à un coin de rue et de mendier pour le grand Marabout. Quand la nuit tombe, tu rentres au domaine des lépreux et tu remets l'argent, produit de la plaie qui ronge tes cuisses. Allongé sur le sable de la cour, tu palpes dans l'ombre la chair, ta compagne, alors que tu entends la mer qui respire comme un monstre. Tu fermes les yeux dans le galop des conques, tu contemples de petites étoiles vertes, et tu cherches des lèvres qui ont le goût de la menthe. Tu avances sur une rivière de coquelicots, tu caresses des seins, tu ouvres les yeux et tu prépares le thé qui est amer comme la mort, doux et amer comme la vie et doux comme l'amour.

Reencuentro

¡Tantos años esperando este momento, acariciándolo y alimentándome de él! Porque él ha guiado mi existencia, este rencor que sube por las venas y calienta mi cuerpo y se enrosca como hembra en celo... Llegaste, al fin, con aquel tu aire de distraído, con la zamarra de cuero y las botas de caña alta, convertido ya en estatua de ti mismo, sólo que un poco menos maciza, como si el tiempo hubiese desgajado algo de tu prestancia antigua. Se ha detenido en medio de la era y se ha quedado mirando la casa, como quien nada hace, el muy cabrón. Yo sabía que, más tarde o más pronto, habrías de volver, porque la victoria sólo tiene sabor con un público, y yo soy ese público. Por eso has vuelto, para burlarte con la mirada del raposo guasón que sonrío ante el afanoso quehacer de la mujer del granjero. Pero si hubieses visto la alegría que me ha producido tu presencia, no estarías tan confiado y, a estas horas, quién sabe si no te encontrarías muy lejos de aquí, el rabo entre las piernas, bastándote la miel que probaste, hijo de la gran puta. Mal has calculado si crees que soy un calzonazos, un consentidor que da al olvido lo que no puede olvidarse. Mal me conociste si eso piensas, aunque quizá tengas presente mis órdenes tajantes, como deben ser las de un amo. Puede que el rencor y su recuerdo te hayan traído, y puede que tu razonamiento te diga que me conviene callar porque nada bueno sería intentar vengarme. Pero te equivocas de medio a medio. Ella cumple su castigo. Caliente y puta, se quedó sin brasero, y de dama regalada se convirtió en asno de todo tirar. Esto fue mejor que clavarle la guadaña y retorcérsela en el vientre. Nada me habría pasado, pero hubiera sido carne de solana, alimento de estos labriegos que son pura envidia y puro tedio; sus ojos legañosos, más ruines que su miseria, se hubieran llenado de chispas. Nadie lo supo ni lo sabrá jamás, porque yo sé velar por mi honra. El hilo de su vida ha sido un tejer y destejer afanes, privaciones y desprecios. Y todo por tu culpa, por ti, que no apreciaste la fortuna de tener un amo como yo. Comía en mi mesa y la soldada le era entregada puntualmente y sin cicatería. Y él, bien sumiso, sí, patrón, como usted mande, patrón, el muy moscamuerta. A agua pasada, comprendí por qué iba siempre bien

Retrouvailles

Tant d'années à attendre ce moment, à le caresser et à m'en alimenter! Parce qu'il a guidé mon existence, cette rancoeur qui monte dans mes veines, réchauffe mon corps et s'enroule comme une femelle en chaleur... Tu arrivas, enfin, avec cet air de distrait bien à toi, avec ta pelisse en cuir et tes bottes à tige haute, déjà transformé en une statue de toi même, juste un peu moins massive, comme si le temps avait arraché un peu de ton ancienne prestance. Il s'est arrêté au milieu de l'aire, et il est resté à regarder la maison, l'air de rien, le beau salaud. Moi je savais que, tôt ou tard, tu reviendrais, parce que la victoire se savoure seulement face à un public, et je suis ce public. C'est pour ça que tu es revenu, pour te moquer, du regard narquois du renard qui sourit devant le travail laborieux de la femme du fermier. Mais si tu avais vu la joie que m'a causée ta présence, tu ne serais pas si confiant et, à cette heure, qui sait si tu ne te trouverais pas très loin d'ici, la queue entre les jambes, te contentant du miel que tu as goûté, sale fils de pute. Tu as mal calculé si tu crois que je suis chiffe, quelqu'un de tolérant qui laisse dans l'oubli ce qui ne peut s'oublier. Tu me connaissais mal si tu penses cela, même si tu as peut-être à l'esprit mes ordres tranchants, comme doivent l'être ceux d'un maître. Il se peut que la rancoeur et son souvenir t'aient ramené, et il se peut que ton raisonnement te laisse penser qu'il serait préférable que je me taise, parce que ça ne me vaudrait rien de bon d'essayer de me venger. Mais tu te trompes d'un bout à l'autre. Elle purge sa peine. Ardente et putain, elle se retrouva sans foyer, et de femme choyée elle devint bête à tout faire. Ce fut mieux que de lui enfoncer la faux et de la lui retourner dans le ventre. Il ne me serait rien arrivé, mais j'aurais été la proie des commérages, nourriture de ces paysans qui sont pure envie et pure répugnance; leurs yeux chassieux, plus mesquins que leur misère, se seraient remplis d'étincelles. Personne ne le sut ni ne le saura jamais, parce que je sais veiller à mon honneur. Le fil de sa vie a tissé une toile de désirs frustrés, de privations et de mépris. Et tout ça par ta faute, à cause de toi, qui n'apprécias pas la chance d'avoir un maître comme moi. Il mangeait à ma table, et son salaire lui était remis ponctuellement et sans lésiner. Et lui, bien soumis, oui, patron, à vos ordres, patron, le bel hypocrite. Après coup, je compris pourquoi il était tou-

vestido, con un pañuelo de colores al cuello, entendí aquel ofrecerse a llevar la yegua a la remonta, o a conducir los caballos al abrevadero como si fuese un rey, como si fuese el dueño de aquel trote de ridículo postinero. La verdad es que aún hoy me pregunto cómo llegó a ocurrir. Siempre hay humo arriba del fuego. Pero yo no advertí las miradas que cruzan una luz afilada, ni las conversaciones escondidas que se desvían o desaparecen de golpe ante una presencia repentina. En el lecho era un tizón, una piel tibia que ardía en el sendero alto de unos muslos suaves, y firmes, y morenos. Mi tierra era su tierra, una hacienda tan extensa como la fatiga de un caballo. Y todo, a cambio de su belleza, de unos labios entreabiertos que me fascinaron en la romería de la Cruz de mayo. Después del baile y del vino, cuando la luz y la sombra son una línea volteando la juerga fatigada, decidí liberarme del rijo que me consumía, navegar en aquella cintura que cimbrea un cuerpo que ascendía por mi aire y se quedaba en mis ojos. La subí a la grupa de la yegua y me alejé del gentío. Ella se agarraba a las crines y yo palpaba su talle. El miedo estaba en el aletear sobresaltado de los mochuelos, en el silencio escondido de los manantiales y en una mano que buscaba el jadeo estremecido de sus pechos. Sentí cómo su cuerpo se encogía y temblaba, y adónde vas, vuelve, vuelve, su ronca voz suplicaba, pero yo tenía que beber su blanca sonrisa, surcar la agitación de su vientre en la sombra espantada del bosque. Fue un ramalazo de luz candente que alumbró el deseo, y el deseo crecía y eran unos dedos que me tendían el sabor del membrillo, y era una voz oculta que susurraba, espera, sin violencia, para siempre, y la mano se cerraba y a través de la piel brilló una manzanita verde. La llevé a su casa y confié que este gesto generoso la rindiera y que su cuerpo fuese no espasmo de llanto y pavor, sino un curso de agua caliente en mi piel. Pero su despego crecía y su rostro era muchos rostros, y el desamor se cambiaba en sonrisa velada y el deseo se rompía. Sabedor de que la belleza es para estas campesinas de tres al cuarto la mercancía más preciada, decidí concertar la boda con su padre, un pelanas como tantos. Le di todo, desde el capricho más insignificante hasta el jadeo del lecho agotado. La mimaba hasta tal punto que, en realidad, me había convertido en el siervo de la hija de un arrastrapajas. Hoy comprendo que debí haberme dejado de melindres y poseerla y poseerla sin preocuparme de conquistas verdaderas. Por una vez en mi vida fui galante y

jours bien habillé, avec un foulard de couleurs autour du cou, je réalisai pourquoi il se proposait d’emmener la jument à la remonte ou de conduire les chevaux à l’abreuvoir comme s’il était un roi, comme s’il était le maître de ce trot d’un ridicule prétentieux. La vérité c’est qu’aujourd’hui encore je me demande comment ça a pu arriver. Il n’y a jamais de fumée sans feu. Mais je ne remarquai pas les regards qui échangent un vif éclat, ni les conversations cachées qui dévient ou cessent tout à coup devant une présence soudaine. Au lit elle était de braise, une peau tiède qui brûlait le long du haut sentier des cuisses douces, fermes, et bronzées. Ma terre était sa terre, une propriété aussi grande que la fatigue d’un cheval. Et tout cela, en échange de sa beauté, de ses lèvres entrouvertes qui me fascinèrent lors du pèlerinage de la Croix en mal: après la danse et le vin, quand la lumière et l’ombre forment une ligne qui fait tourner la fête fatiguée, je décidai de me libérer du désir qui me consumait, de naviguer sur cette taille qui faisait frémir un corps qui envahissait mon souffle et se figeait dans mes yeux. Je la fis monter sur la croupe de la jument et m’éloignai de la foule. Elle s’accrochait à la crinière et moi je palpais sa taille. La peur était dans les battements d’aile surpris des hiboux, dans le silence caché des sources et dans une main qui cherchait le halètement bouleversé de ses seins. Je sentis comme son corps se serrait et tremblait: où vas-tu, rentre, rentre, suppliait sa voix, rauque, mais moi je devais boire son sourire blanc, sillonner l’agitation de son ventre dans l’ombre effrayée de la forêt. Ce fut une rafale de lumière incandescente qui mit feu au désir, ce désir grandissait c’étaient des doigts qui m’offraient la saveur du coing, une voix secrète qui susurrant, attends, sans violence, pour toujours, la main se serrait, et, à travers la peau brilla une petite pomme verte. Je l’emmenai chez elle, espérant que ce geste généreux la soumit et que son corps fût, non plus un spasme de pleurs et de frayeur, mais un cours d’eau chaude sur ma peau. Mais son détachement augmentait et son visage devenait multiple, la froideur se transformait en sourire voilé et le désir se brisait. Sachant que la beauté est pour ces paysannes de quatre sous la marchandise la plus estimée, je décidai de convenir de la noce avec son père, un pauvre diable comme tant d’autres. Je lui accordais tout, du plus insignifiant caprice l’essoufflement du lit épuisé. Je la gâtai à un point tel qu’en réalité j’étais devenu l’esclave de la fille d’un traîne-savates. Aujourd’hui je comprends que j’aurais dû cesser les minauderies et la posséder, la posséder sans me préoccuper de véritables conquêtes. Pour une fois dans ma vie, je fus galant et respectueux, envers

respetuoso con una mujer, y he aquí el resultado. Los encontré por casualidad. Estaban en el piso de arriba. Aquella risa retozona de gata arrullada me clavó al suelo. Los muy zorros habían subido la escalera para evitar que les pillara con las manos en la masa. Bien sabían que mi cólera sólo podría sosegar con su muerte. Los suspiros y las risas me ataban a una cadena invisible, pero no tanto que impidiera el ruido de mi presencia. Se levantaron sobresaltados, casi desnudos, los hijos de una puta reputa. Él agarró la horca de revolver la basura al tiempo que se ajustaba los pantalones. Saltó de la pajera y apoyó los cinco gajos de hierro nervioso en mi estómago. Fui reculando y sólo recuerdo el silencio, una telaraña de silencio y un golpe. Al volver en mí, la memoria se abrió paso a través de una saña que frotaba los ojos y decía, no es posible, no es posible. Los moscones giraban el silencio pegajoso de las tres de la tarde. El espacio era una peonza, y yo veía con claridad, pero demasiado tarde, que debí haber cerrado la puerta y esperar a que saliesen y ensartarlos como a gavilla de carne, o haber incendiado el establo y achicharrarlos como si fueran cucarachas. Su cuerpo se agitaba arrebuñado en un llanto intermitente. Deseé aquel cuerpo, aquellos labios que tanto besé, aquellos ojos abiertos al terror... Empuñé el dalle que estaba colgado de una viga, lo bajé con cuidado y acaricié con la punta afilada sus pechos, la garganta, y ella decía, no, eso no, y posé la hoja en su cuello y una sensación nueva se fue apoderando de mí. Comprendí que la venganza verdadera es un placer tan intenso como el amor y que se alimenta de tiempo. Siempre fui de natural sereno y calculador. Por eso, no me ofusqué y comprendí que la muerte es fugaz y que la vida puede ser interminable si se alimenta de amargura. Nada parecía haber sucedido. Todo era sopor bajo un cielo sin nubes y horizontes caliginoso. Desde aquel día se convirtió en una sirvienta y su lecho fue ocupado por deseos imposibles. Llegué al secreto de los recuerdos malvados y traje a vivir conmigo a una tía anciana que se ha convertido en esfinge de mil ojos. Se sienta en una silla de mimbre para dominar el aire de los rincones. Y las pupilas, aparentemente dormidas, y los oídos amusgados de la anciana cercan su sueño. Y la persigue el duro trabajo porque suda hasta la más diminuta miga de pan que come; la obligo a espigar de sol a sol y a fregar y fregar los cantos más escondidos de mis cuadras. Cuando llega la noche, la cierro en un cuartucho que un día sirviera para

une femme, et voilà le résultat. Je les surpris par hasard. Ils étaient au dessus. Ce rire folâtre de chatte bercée me cloua au sol. Les fins renards avaient monté l'escalier pour éviter que je ne les prenne la main dans le sac ils savaient bien que ma colère ne s'apaiserait qu'avec leur mort. Les soupirs et les rires m'attachaient à emprisonnaient d'une chaîne invisible, mais pas assez pour empêcher le bruit de ma présence. Ils se levèrent en sursaut, ces putains d'enfants de pute. Il saisit la fourche qui servait à retourner les poubelles en même temps qu'il arrangeait son pantalon. Il sauta du grenier à foin et appuya les cinq dents de fer nerveux, sur mon estomac. Je me suis mis à reculer et je me rappelle seulement le silence, une toile d'araignée de silence, et un coup. Quand je revins à moi, la mémoire se fraya un chemin à travers une rage qui piquait les yeux, et qui disait, ça n'est pas possible, ça n'est pas possible. Les mouches à viande tournoyaient dans le silence poisseux de trois heures de l'après-midi. L'espace était une toupie, et je voyais clairement, mais trop tard que j'aurais dû refermer la porte, attendre qu'ils sortent et les empaler comme sur une broche, ou incendier l'étable et les faire griller comme des cafards. Son corps s'agitait, enveloppé dans des pleurs intermittents. Je désirai ce corps, ces lèvres que j'avais tant embrassées, ces yeux ouverts sur la terreur... J'empoignai la fourche suspendue à une poutre, la décrochai avec précaution et caressai de la pointe affilée ses seins, sa gorge, et elle disait non, ça non, ça non, je posai la lame sur son cou et une nouvelle sensation commença à s'emparer de moi. Je compris que la vengeance véritable est un plaisir aussi intense que l'amour et qu'elle se nourrit du temps. J'ai toujours été d'un naturel serein et calculateur. C'est pourquoi je ne perdus pas la tête et compris que la mort est fugace et que la vie peut être interminable si elle s'alimente d'amertume. Rien ne semblait s'être passé. Tout était torpeur sous un ciel sans nuages ni horizons brumeux. Depuis ce jour-là elle est devenue une servante et son lit fut peuplé de désirs impossibles. J'arrivai au secret des souvenirs malveillants et fis venir vivre chez moi une vieille tante qui s'est transformée en sphinx aux mille yeux. Elle s'assoit sur une chaise en paille pour surveiller le moindre recoin. Les pupilles, apparemment endormies, et les oreilles couchées de la vieille dame cernent son sommeil. Et le dur labeur la poursuit car elle sue jusqu'à la plus petite miette de pain qu'elle mange; je l'oblige à glaner du lever au coucher du soleil, à laver et relaver le sol pierreux des coins les plus reculés de mes écuries. Quand la nuit tombe, je l'enferme dans un cagibi qui un jour a dû servir à remiser les vieux meubles rongés

dejar los trastos atacados por el orín o la carcoma. Y cómo disfruto cuando retozo con una moza de rompe y rasga, de esas que llenan el aire de risas. Que oiga estas risas y que sueñe con él y se masturbe. En el verano, a la hora de la siesta, yo mismo pico los dalles en frente de su ventanuco y silbo la canción que tú cantabas en los atardeceres de la trilla. Han sido años de espera, años recreando la escena, inventándola día a día. Un brazo alarga un cuchillo y lo introduce en tu vientre, de abajo arriba. Después, sólo será cuestión de explicar que fue una riña por ciertos dineros que robaste, porque eso fue lo que dije cuando tomó las de Villadiego. Y si hay alguna duda, ahí están mis haberes, mi autoridad de generaciones, añeja como el buen vino que he repartido con largueza entre estos comarcanos abresurcos. La muerte le llegará como un soplo, como un mal viento. Lástima que sus ojos se apaguen de golpe, aunque puede que su infierno sea, precisamente, la eternidad de ese instante. Una cosa es cierta: que la memoria de tu cuerpo rajado será el tormento de la mujer que robaste.

Seguramente te encontrabas pegado al cristal de la ventana. Pero, aunque me hayas visto, no te has atrevido a salir. Todo lo tienes que ordenar, que sea otro el que sufra los odios, las miradas aviesas y el veneno rancho de los braceros. Yo era el malo porque utilizaba el rebenque que me diste para azucar la prisa y abrir a tiempo el vientre de unas tierras tan ingratas como tú. Haz esto y lo otro, date una vuelta por allá y cuídate muy mucho de que esté terminado para la semana que viene, decías. Y yo, sí, señor, siempre, sí, mi amo, descuide, a mandar. Ellos sólo veían a un capataz inflexible al que habían lavado tanto la cara que se había quedado sin sonrisa. Corazón de perro, sé que así me llamaban. De sobra sabía yo que sus quejas no eran producto de la flojera, como insinuabas. Había que verlos hacinados en los pajares, sufrir en silencio el alambre caliente de viento del sur, sentir la asfixia en las noches sin aire para comprender que no eran unas maulas, sino, más bien, jumentos apaleados. Tú eras un nombre sin rostro, apenas una sombra. Y yo era su rencor podrido, el sueño imposible de la venganza, la imaginación de miembros descuartizados, de escupitajos, de alaridos agrios. No sentías el pavor que palpitaba en tus tierras. Cuando las recorrías en la calesa de toldo blanco, abrazabas con sonrisa bonachona a los hombres que te saludaban, a aquellos pies descalzos que

par l'urine et la vermoulure. Et quel plaisir j'éprouve à batifoler avec une jeune fille qui n'a pas froid aux yeux, de celles qui remplissent l'air de leurs rires. Qu'elle entende ces rires, qu'elle rêve de lui et se masturbe. L'été, à l'heure de la sieste, je martèle moi-même les faux en face de sa lucarne, et je siffle la chanson que toi tu chantaies lors des soirées de battage. Ce furent des années d'attente, des années à recréer la scène, à la réinventer jour après jour. Un bras tend un couteau et l'introduit dans ton ventre, de bas en haut. Ensuite, il s'agira seulement d'expliquer qu'il y a eu une dispute pour de l'argent que tu avais volé, parce que c'est ce que j'ai dit quand il a pris la poudre d'escampette. Et s'il y a un doute, voilà mes biens, mon autorité qui date de plusieurs générations, vieille comme le bon vin que j'ai réparti avec largesse entre ces voisins creuseurs de sillons. Sa mort arrivera comme un souffle, un vent mauvais. Dommage que ses yeux s'éteignent d'un coup, bien qu'il soit possible que son enfer soit, précisément, l'éternité de cet instant. Une chose est sûre: le souvenir de ton corps découpé sera le tourment de la femme que tu as volée.

Tu te trouvais certainement collé à la vitre de la fenêtre. Mais, même si tu m'as vu, tu ne t'es pas risqué à sortir. Il faut que tu diriges tout, que ce soit un autre qui subisse les haines, les regards torves et le venin rance des manoeuvres. Moi j'étais le méchant parce que j'utilisais le fouet que tu m'avais donné pour augmenter le rendement et ouvrir à temps le ventre de terres aussi ingrates que toi. Fais ceci et cela, fais un tour par là et assure-toi bien que ce soit terminé pour la semaine qui vient, disais-tu. Et moi, oui, monsieur, toujours, oui, mon maître, ne vous inquiétez pas, à vos ordres. Eux voyaient seulement un contremaître inflexible à qui l'on avait tellement lavé la figure qu'il s'était retrouvé sans sourire. Cœur de chien, je sais que c'est comme ça qu'ils m'appelaient. Je savais parfaitement que leurs plaintes n'étaient pas le produit de la paresse comme tu l'insinuais. Il fallait les voir entassés dans les greniers à foin, supporter en silence le vent du sud, cinglant comme du fer chaud, sentir l'asphyxie des nuits sans air pour comprendre qu'ils n'étaient pas des bons à rien, mais, plutôt, des ânes battus. Tu étais un nom sans visage, à peine une ombre. Et moi j'étais leur rencœur pourrie, le rêve impossible de la vengeance, l'image de membres écartelés, de crachats, de cris rudes. Tu ne sentais pas la peur qui palpitait dans tes terres. Quand tu les parcourais dans la calèche à capote blanche, tu embrassais d'un sourire débonnaire les hommes qui te saluaient, ces

corrían en busca de tus manos, mi buen patrón, que Dios le bendiga, patrón. Ellos no te veían disfrutar del frescor de tus bodegas, ni de la lumbre de tus árboles, ni de la grupa de tantas mujeres que encendían la gran fogata del lecho matrimonial. Alguna vez me invitabas a tu mesa, para que me corriera de envidia, seguro. Contemplabas a tu mujer, tocabas su belleza delante de mí y, luego, hablabas de cuentas, y granos, y animales. Pensabas que me tenías bien sujeto. Al fin y al cabo, si había llegado adonde había llegado, a ti te lo debía. Pero nadie me enseñó a leer en los vientos que traen el agua; ni a conocer por el sabor de la tierra el momento más propicio para la siembra, o a predecir la muerte en el lento zamosteo de una res. El oficio de dar órdenes de otros era trabajo muy ingrato. Mi pan no me lo regalabas, aunque no me quejaba porque desde niño aprendí lo duro que es soportar la rabia de un capataz. El odio es algo que no se compra y que crece y crece cuando alguien arroja la semilla. Ellos sólo adivinaban tus francachelas, tu vida regalada, y la aceptaban como soportan la lluvia, porque tiene que ser así, porque siempre fue así. Pero yo tocaba esa vida con los ojos y me decía: ¿por que tú, y no yo? Las cosas pueden parecer imprevisibles, como la pedrea, pero maduran por dentro. Cuando nos dimos cuenta, el deseo era más fuerte que la lumbre en los pulmones del viento. Yo no tuve la culpa de la sonrisa triste de una boca entrea-bierta, ni de aquellos ojos de miel verde que se pegaban a los míos. Por detrás de la pasión ruñaba la venganza. Tumbada en el heno era una yegüita enloquecida que trotaba y trotaba. Su rostro se encendía y estrenaba los senderos del gozo. Mis manos recorrían su cuerpo como quien acaricia un sueño y, a la vez, eran serpientes en busca de tus entrañas. Estabas tan seguro que no te diste cuenta de las flores que colgaban de su pelo negro, ni de cómo su voz se llenó de cantos. Muchas veces pensé huir después de hacerte saber cómo te había robado el bien que más querías. Pero su voz, quebrada por el amor, y sus pupilas llenas de cristales comenzaban a escardar la venganza. No sé si fue ese deseo, o la mala suerte, lo que movió tus pies al banizo. Sólo me arrepiento de no haberte clavado la horca y de no huir con ella lejos, correr leguas y leguas hasta alcanzar la tierra donde comienzan los nombres y no hay señor, ni amigo de señor que preparado tenga el

pieds nus qui couraient à la recherche de tes mains, mon bon maître, que Dieu vous bénisse, maître. Eux ne te voyaient pas profiter de la fraîcheur de tes caves, ni de la lumière de tes arbres, ni de la croupe de tant de femmes qui allumaient le feu de joie de ton grand lit. Parfois tu m'invitais à ta table, pour que je meure d'envie, à coup sûr. Tu contemplais ta femme, tu touchais sa beauté devant moi, et, ensuite, tu parlais de compte, de grains et d'animaux. Tu pensais que je t'étais bien soumis. En fin de comptes, si j'étais arrivé où j'en étais arrivé, c'est à toi que je le devais. Mais personne ne m'avait appris à lire dans les vents qui apportent l'eau; ni à connaître par la saveur de la terre le moment le plus propice aux semailles ou à prédire la mort dans le lent dandinement d'un animal. Le métier de donner des ordres émanant d'autres personnes était un travail très ingrat. Mon pain, tu ne m'en faisais pas cadeau, bien que je ne me plaignisse pas car, depuis tout petit, j'appris combien il est dur de supporter la rage d'un contremaître. La haine, c'est quelque chose qui ne s'achète pas et qui grandit, grandit quand quelqu'un sème la discorde. Eux devinaient seulement ta vie dissolue et facile, et ils l'acceptaient comme ils supportent la pluie, parce que ça doit être comme ça, parce que ça a toujours été comme ça. Mais moi je touchais cette vie des yeux et je me disais: pourquoi toi, et pas moi? Les choses peuvent paraître imprévisibles, comme la grêle, mais elles mûrissent de l'intérieur. Quand nous nous en sommes rendu compte, le désir était plus fort que la lumière dans les poumons du vent. Moi, je ne fus pas coupable du sourire triste d'une bouche entrouverte, ni de ces yeux de miel vert qui se collaient aux miens. La vengeance grusinaut le revers de la passion. Allongée sur le foin, elle était une petite jument affolée qui trottait, trottait. Son visage s'éclairait et étrennait les chemins du plaisir. Mes mains caressaient son corps comme quelqu'un qui caresse un rêve, et, en même temps, elles étaient des serpents à la recherche de tes entrailles. Tu étais si confiant que tu ne t'es pas rendu compte des fleurs qui flottaient dans ses cheveux noirs, ni de la façon dont sa voix se remplit de chants. Souvent j'ai pensé fuir après t'avoir fait savoir comment je t'avais volé le bien auquel tu tenais le plus. Mais sa voix, brisée par l'amour, et ses pupilles pleines d'éclats de verre commençaient à effacer la vengeance. Je ne sais si ce fut ce désir, ou la malchance, qui poussa tes pieds vers le grenier à grains. Je regrette seulement de ne pas t'avoir donné un coup de fourche et de pas avoir fui loin avec elle, courir des lieues et des lieues jusqu'à rejoindre la terre où commencent les noms et où il n'y a pas de maître, ni d'ami du maître qui ait

cepo, o el rebenque, o la soga que cuelga a un hombre para que sirva de escarmiento; desaparecer como un lobo trotero al otro lado de los montes, donde la brisa huele a hierbabuena y la tierra no es tan dura y avara como los amos. Ese fue mi delito: dudar, o temer, o quién sabe si desear alegrarme de lo sucedido y saborear esa tu vergüenza y humillación. Por detrás de mi sombra venían sus ojos de agua verde, y sus caricias, y temí por su vida, pero era demasiado tarde para desandar el camino. He intentado olvidar sus súplicas, su rostro lleno de espanto y que el tiempo hiciese del recuerdo la memoria de un olvido. Pero ha sido en vano. Sé que vive y, en parte, esto alivia un poco el remordimiento. Sus ojos brillarán como entonces y su cuerpo podrá decir que ha regresado la primavera. Estoy seguro de que no te atreverás a dar la cara. Tal vez mandes a un matón para que me raje a navajazos. Mas sabes bien lo peligroso que es el brazo ajeno. Por eso estoy aquí seguro de cobrar lo que es mío, y pasar al otro lado de los montes, allá, donde la brisa sabe a hierbabuena.

préparé les chaînes, ou le fouet, ou la carde qui pend un homme pour qu'il serve d'exemple; disparaître comme un loup cavaleur de l'autre côté des montagnes, là où la brise sent la menthe et où la terre n'est pas aussi dure et avare que les maîtres. Ce fut mon délit: douter, craindre, ou, qui sait, désirer me réjouir de ce qui s'était passé et savourer ta honte et ton humiliation. Derrière mon ombre apparaissaient ses yeux d'eau verte, et ses caresses, et je craignis pour sa vie, mais il était trop tard pour refaire le chemin en sens inverse. J'ai essayé d'oublier ses supplications, son visage rempli de frayeur, et que le temps fasse du souvenir la mémoire d'un oubli. Mais en vain. Je sais qu'elle est en vie et, en partie, cela soulage un peu mon remords. Ses yeux brilleront comme alors et son corps pourra dire que le printemps est revenu. Je suis sûr que tu ne te risqueras pas à faire face. Peut-être enverras-tu un homme de main pour qu'il me découpe à coups de couteau. Mais tu sais bien comme le bras d'un autre est dangereux. C'est pour cela que je suis là, certain de toucher ce qui est à moi, et de passer de l'autre côté des montagnes, là-bas, là où la brise a le goût de la menthe.

De palique

Le conocí de la manera más pintoresca, tenía una mona, una mona de agárrate que hay curva, de lo más graciosa, nada, chica, que le había dado por la llorona, por la melancólica, por citar versos, y yo, que ya me conoces, corrida de vergüenza, que los hombres borrachos me sacan de quicio, que no los aguanto, pero no sé, que estaba de Dios que tenía que ser así, que me gustó, nada, que me chiflé como una bobalicona, ya dicen que el amor es ciego, lo que me está costando cambiarle, lo que me está costando, no lo sabes bien, al principio un roñas, lo que te digo, de los de la cofradía del puño, que buenas grescas tuvimos por eso, no te imaginas, qué te vas a imaginar, figúrate, íbamos al baile y yo me tenía que pagar mi parte, porque él, como lo oyes, que los que pagan, pues eso, que lote al canto, y claro, que él no era manco, que de sexo sabía la tira, y no por correspondencia, precisamente, y yo tenía que darme a valer, que lo regalas y, luego, un corte de mangas, el quid de la cosa es ofrecer y no ofrecer, pero nunca dar, nada, que tenía que pagarme la entrada y, además, estar ojo avizor porque era un pulpo, lo que pasa es que de casta le viene al galgo, que en su familia no se sientan en el sofá por no gastarlo..., que no, cielo, que no exagero, que éste es especial, ahora es casi presentable, que cuando le conocí era un oso, ni sociable ni cristo que lo fundó, te armaba la marimorena, te dejaba en evidencia por menos de aquí te espero, como lo oyes, parece que no estaba en su salsa si no era metiendo bulla, un politiquero, como si fuese a cambiar el mundo, y, a mí, ni caso, lo que se dice un cero a la izquierda, sólo para meterme mano, que no sé cómo lo aguantaba, que las mujeres tenemos eso, idiotas que somos..., a ver, pues claro, y ni un detalle, nada, cuatro chucherías el día de mi santo y santas pascuas, aquí paz y después gloria, que luego venían las amigas y que qué te ha regalado, y yo, la verdad, querida, avergonzada, que maldita la gracia que me hacía cuando llegaba mi cumpleaños, mira tú, y yo con lo bien que me portaba que no veía la hora de hacerle regalos, porque eso sí, a dadivosa,

Un brin de causette

Je l'ai connu de la manière la plus pittoresque qui soit, il se prenait une cuite, une cuite à n'en plus tenir sur ses pieds, d'un drôle, passons, ma fille, il s'était mis à faire le pleurnicheur, le mélancolique, à réciter des vers, et moi, tu me connais, morte de honte, car les hommes saouls me poussent à bout, je ne les supporte pas, mais je ne sais pas, c'était écrit que ça devait se passer comme ça, il m'a plu, passons, je me suis amourachée comme une sottie, on dit bien que l'amour est aveugle, comme ça me coûte de le changer, comme ça me coûte, tu ne peux pas savoir, au début un radin, je t'assure, de ceux de l'engance des doigts crochus, quelles sacrées disputes on a eues à cause de ça, tu ne peux pas t'imaginer, comment pourrais-tu te l'imaginer, figure-toi, on allait danser et je devais payer ma part, parce que lui, comme je te le dis, il disait que ceux qui payent, ben voilà, ils gagnent à tous les coups le droit de peloter, et bien sûr, lui il n'était pas manchot, sur le sexe il en connaissait un rayon, et pas par correspondance, précisément, et moi je devais me faire valoir, tu te donnes, et, ensuite, un bras d'honneur, le truc à lui c'est d'offrir et de ne pas offrir, mais ne jamais donner, rien, je devais payer mon entrée et, en plus, l'avoir à l'œil car c'était une vraie pieuvre, ce qui se passe c'est qu'il a de qui tenir, car dans sa famille on ne s'assoit pas sur le canapé pour ne pas l'user..., non, mon ange, je n'exagère pas, celui-là est spécial, maintenant il est presque présentable, mais quand je l'ai connu c'était un ours, pas sociable pour un sou, il te faisait un boucan de tous les diables, et te faisait paraître ridicule en un rien de temps, comme je te le dis, on aurait dit qu'il n'était pas dans son élément s'il ne faisait pas de raffut, un politicaille, comme s'il allait changer le monde, et il ne faisait pas du tout attention à moi, néant comme on dit, sauf pour me tripoter, je ne sais pas comment je le supportais, on est comme ça nous les femmes, idiots que nous sommes..., voyons, oui ça y est, et pas la moindre gentillesse, rien, quatre babioles le jour de ma fête et au revoir, l'affaire est close, après il y avait les amies, et qu'est-ce qu'il t'a offert, et moi, à vrai dire, ma chérie, toute honteuse, maudit soit le plaisir que me faisait l'arrivée de mon anniversaire, regarde, et moi qui me conduisais si bien, je n'arrêtais pas de lui faire des cadeaux, parce que ça oui, personne n'est plus généreuse, plus affectueuse que moi, quel coup

a cariñosa no me gana nadie, cada sofocón que me daba cuando aparecía con un libro y unos bombones mondos y lirondos que se me caía el alma, y yo, encima, poniendo cara de alegría, porque al mal tiempo buena cara, ay, qué te voy a contar que no sepas, eso sí, tenía una manera especial de engatusarte, y luego dicen de nosotras, para todo tenía la respuesta justa, qué labia, y nada, que me creía las mayores engañifas, que tener coche sólo en caso de necesidad, que hay cosas más importantes, y allí me ves con el auto de san Fernando que salía cara en zapatos, hija, y llegaba a casa baldada, como si me hubieran dado una paliza, y, luego, de cara a la gente, vaya figurita, ya ves, todos hablando de viajecitos y él, que cuando le sobraba el dinero, pero, entre nosotras, yo ya estaba harta de tanto toqueteo en las polveras, lo de tacaño empecé a calármelo pronto, porque la verdad, había cosas que no me camelaban, que no, porque no, porque para qué esperar tanto si un coche viene tan bien y lo tiene hasta el gato y da libertad y no aquel aburrimiento de ir de cafetería en polvera, de esas que te caías al entrar, y cuando ibas a coger sitio los pillabas en plena faena, que no sé como acertaban los camareros, eso al principio, que, luego, a una sola y de lo más basta, porque él, lo que es finura, elegancia, clase, ni pum, algo se le va pegando gracias a mí, la verdad sea dicha, que no es por ser vanidosa, pero esas cosas las mamamos, modestia aparte, y a mi familia no la podía ver ni en pintura, qué tirria, una manía, y sin razón, porque nada le han hecho, que más de una vez tuve que poner pies en pared y decirle, tío, para el carro que ya está bien, era insoportable, como el día que me dejó plantada, si lo que yo he aguantado no tiene nombre, se me ocurrió decirle que no era mala idea la de mi madre, eso de casar a María con el Gobernador, y era hablar por hablar, que salió como salen las cosas, porque mi hermana, ya la conoces, un primor, un tipazo, lo que se dice un bombón, de las que van por la calle diciendo, cómeme, incluso está mejor que yo, y a mí me llamaban Glady la Superbién, y como el Gobernador era ya un poco mayorcito y soltero... quién sabe, porque siendo su secretaria a lo mejor se fijaba en ella, qué cosa más natural, ya me dirás, qué tiene de mal hablar de esas cosas, otro gallo nos cantaría a todos, no es que nos vaya mal, pero mis hermanos se habrían colocado de

au cœur j'éprouvais quand il arrivait avec un livre et de simples petits chocolats, j'en rendais l'âme, et moi, par dessus le marché, faisant mine de me réjouir, parce que contre mauvaise fortune bon cœur, hélas, que puis-je te dire que tu ne saches déjà, ça oui, il avait une façon spéciale de t'embobiner, et après c'est ce qu'on dit de nous, il avait réponse à tout, quel baratin, enfin, et moi je croyais les plus gros bobards, que la voiture sert seulement en cas de besoin, qu'il y a des choses plus importantes, et me voilà me déplaçant à pincettes avec juste mes pieds à regarder, ma fille, et j'arrivais claquée à la maison, comme si on m'avait donné une raclée, et, après, devant les gens, tu parles d'une tronche, tu t'imagines, parlant tous de petits voyages et lui, disant que quand il lui resterait de l'argent, mais, entre nous, moi je commençais à en avoir marre du pelotage dans les baisodromes, sa radinerie je l'ai vite mise au jour, car, à vrai dire, il y avait des choses que je ne pouvais pas encaisser, non et non, car pourquoi attendre tant alors qu'une voiture est si pratique, tout le monde en a une, ça offre la liberté et non cet ennui d'aller de cafétérias en baisodromes, de ceux où tu t'écroulais en entrant, et quand tu allais prendre une place tu les surprénais en pleine besogne, je ne sais pas comment ils y arrivaient les serveurs, et ça au début, car, après, on n'allait plus que dans un seul, et des plus médiocres, parce que lui, tout ce qui est finesse, élégance, classe, pas un gramme, il commence à en avoir un peu grâce à moi, à vrai dire, ce n'est pas pour être prétentieuse, mais ces choses-là on s'en imprègne dès l'enfance, modestie mise à part, et ma famille il ne pouvait pas la voir, même en peinture, quelle haine, une obsession, et sans raison, car ils ne lui ont rien fait, plus d'une fois j'ai dû me poser là et lui dire, mon vieux, arrête ton char ça suffit, il était insupportable, ce qu'on appelle insupportable, comme le jour où il m'a laissée tomber, ce que j'ai supporté n'a pas de nom, il m'est venu à l'esprit de lui dire que l'idée de ma mère n'était pas mauvaise, marier Maria avec le préfet, et c'était histoire de dire quelque chose, ça m'est sorti comme n'importe quoi d'autre, parce que ma sœur, tu la connais, une merveille, une sacrée allure, ce qu'on appelle un canon, de celles qui marchent dans la rue en disant: je suis à croquer, elle est même mieux que moi, et moi on m'appelait Glady la Supertop, alors comme le gouverneur était déjà un peu âgé et célibataire... qui sait, comme elle était sa secrétaire peut-être qu'il la remarquerait, quoi de plus naturel, dis-moi, qu'est-ce qu'il y a de mal à parler de ces choses-là, on aurait été mieux loti, ce n'est pas que ça aille mal, mais mes frères auraient trouvé une situation à pic au lieu de dévorer l'héritage de notre

perillas en vez de ir comiéndose la herencia del pobre papá, pues, como te cuento, que va el muy sinvergüenza y me dice que lo que mi madre es, es la patrona de una casa de putas, que me quedé, me quedé que si me pinchan con un alfiler no me sale sangre, cogí el bolso y sin pensármelo dos veces le arreé un bolsazo que casi le rompo las narices, lástima, porque hice muy requetebién, un mínimo de sensibilidad, no crees, un mínimo, por amor de Dios, y, encima, para mayor inri, él, el ofendido; el mártir, que sin decir palabra se me larga como si tuviera razón, y, al otro día, a mí me tienes, tonta de capirote, haciendo las paces, y él, en sus trece, me trataba como si fuese un trapo, que soy una mártir, y no exagero, una mártir, que tengo ya ganado el cielo, chica, pero lo que yo me decía, ya cambiarán las tornas, que el que las da las toma, paciencia, Luisa, paciencia, que no se ganó Zamora en una hora, que todo llegará, que no hay mal que cien años dure, porque valía la pena esperar, que era un buen partido y en el fondo era una hermanita de la caridad, un tímido que las ha pasado de aúpa, mismamente moradas y no lo quiere reconocer, el chocolate no lo hacen en ningún sitio como aquí, no te parece, además, hace un calorcito y es tan elegante..., tienes toda la razón, que por algo vienen los señores, como te iba diciendo, ya sabes lo tozudo que es, que no da el brazo a torcer así lo maten, que le puedes poner el cuello en el picadero y no hay tu tía, como la trifulca que tuvimos por lo de la boda, a quién se le ocurre, por amor de Dios, que él las iglesias como objetos de arte y que a los curas fumigarlos, un curicida, fíjate, como si hiciera gracia, qué ordinariez, Virgen Santa, que la religión, un engañabobos, lo que yo le digo, qué sería sin ella, que a la gente no se la mete en varas con discursos de vaselina y chupachuses, que de nada sirven los blandengues y lo que se necesita es palo y no sembrar esas ideas tan extremistas y tan sin fundamento, lo que yo le digo, que, después, ni seriedad ni nada de nada, o sea, que la Iglesia dura tanto porque sí, por arte de magia, y el consuelo que da a las gentes y esos misioneros que dejan la vida por esos mundos, basta ya de bobadas, que sin temor al infierno, aquí el desbarajuste padre, ay, cariño, qué vida ésta, nunca estamos contentos, todavía le queda algo de intransigencia, la verdad, a que tengo razón, qué de malo hay, por ejemplo, en las recomendaciones, hoy por mí y mañana por ti, pero él, erre que erre, ganándose la ojeriza de la buena gente, la

pauvre papa, bon, comme je te dis, voilà ce sans scrupule qui me dit que ma mère, c'est la patronne d'une maison de putes, j'en suis resté clouée, tellement clouée que si l'on m'avait piqué avec une aiguille le sang n'aurait pas coulé, j'ai pris mon sac et sans y réfléchir à deux fois je lui en ai flanqué un coup qui lui a presque cassé le nez, dommage, parce que j'ai très très bien fait, un minimum de sensibilité, tu ne crois pas, un minimum, pour l'amour de Dieu, et, en plus, comble de l'affront, lui, l'offensé, le martyr, qui sans dire un mot me plaque comme s'il avait raison, et, le lendemain, me voici, bête à manger du foin, faisant la paix, et lui, sur ses positions, me traitait comme si j'étais un vieux torchon, je suis une martyre, et je n'exagère pas, une martyre, je mérite déjà le ciel, ma fille, mais moi je me disais, le vent tournera, ce qui arrive aux uns finira bien par arriver aux autres, patience, Luisa, patience, Paris ne s'est pas fait en un jour, tout finira par arriver, il n'y a pas de mal qui soit éternel, car ça valait la peine d'attendre, c'était un bon parti et dans le fond c'était une petite soeur de la charité, un timide qui en a vu de belles, des vertes et des pas mûres, vraiment, et il ne veut pas le reconnaître, il n'y a qu'ici qu'ils font du si bon chocolat, tu ne trouves pas, en plus, il fait bien chaud et c'est tellement élégant..., tu as tout à fait raison, c'est bien pour quelque chose que les gens biens viennent ici, comme je te disais, tu sais bien comme il est têtu, il ne lâcherait pas prise même si on le tuait, tu peux lui mettre la tête sur le billot, rien à faire, c'est comme la dispute que nous avons eue au sujet du mariage, qui peut avoir de telles idées, pour l'amour du ciel, pour lui les églises sont seulement des oeuvres d'art, et les prêtres, il faudrait les fumiger, un prêtricide, tu te rends compte, comme s'il était drôle, quelle vulgarité, Vierge Marie, la religion, un attrape-nigaud, mais comme je lui dis, que deviendrait-on sans elle, on ne met pas les gens au pas avec des discours qui passent de la pommade et avec des sucettes, les faibles ne servent à rien, ce qu'il faut c'est le bâton et non semer ces idées si extrémistes et si peu fondées, exactement, car, après, ni sérieux ni rien du tout, autant dire que l'église dure tant parce que c'est comme ça, comme par magie, et le réconfort qu'elle apporte aux gens, et ces missionnaires qui renoncent à la vie pour ces mondes, assez de bêtises, sans crainte de l'enfer, ce serait la grande pagaille, hélas, ma chérie, tu parles d'une vie, on n'est jamais content, il lui reste encore un peu d'intransigeance, c'est vrai, hein j'ai raison, qu'est-ce qu'il y a de mal, par exemple, dans le fait d'avoir des appuis, aujourd'hui c'est mon tour et demain c'est le tien, mais lui, coûte que coûte, s'attirant la haine des bonnes

que tiene la sartén por el mango, la que pita, como le digo yo, de la que se puede sacar algo, que más da el duro que el desnudo, que por algo dicen tanto tienes, tanto vales, pues no, y si hablas de los militares, unos verdaderos señores..., eso, has dado en el clavo, unos hombres completos, ya nos entendemos, y unos caballeros además, pues él, ídem de lienzo, a llevarme la contraria, lo que yo le digo, hijito, bien te libraste, bien perdiste el culo buscando médicos, y eso, qué, eso no es enchufe, clarito que es enchufe, cómo se llama si no, venga, dímelo, que mucho criticar, pero consejos vendo que para mí no tengo, y luego me sale por peteneras, que si era perder el tiempo, que él es un objetor de conciencia, que si patatín, que si patatán, muy bonito, y a los demás que los parta un rayo, que les frían un huevo, qué rica está la raqueta..., es cierto, es un sol de lugar, ya te conté lo del novio aquél de milicias, con ése sí que daba gloria pasear, las amigas se morían de envidia, con aquel empaque propio del uniforme, estaba chiflada por él y yo le hacía tilín, pero ya ves, me lo dejé escapar, que hay que agarrar las oportunidades por los pelos, si se lo cuento... la trifulca del siglo, sí, la trifulca, nombrar el uniforme y comienza el disco rayado, que si esos tíos son los profesionales del crimen, parásitos de los pobres, hojalateros borrachos, que como dijo no sé quién, seguro que uno tan estúpido como él, que a un civil se le puede hacer militar, pero a un militar no se le puede civilizar, semejante botarate... hablar por no callar, sin ton ni son, que lo que hacen es meter a la juventud en cintura, no, será mejor como esos mamelucos de drogadictos, la escoria, propiamente la escoria, que yo los metía en una cárcel y no salían, o esos gamberros que van con el paquete que parece que va a estallar, como si no supiéramos lo que es, ay, chica, qué sería de este país sin el orden, lo que pasa es que la abnegación y la decencia, naranjas de la China, mejor, punto en boca, tía Manola, mucho hablar, mucho de boquilla, pero es un egoísta de tomo y lomo, porque, vamos a ver, a quién se lo debe todo, a quién, pues a este país al que no hace nada más que criticar, que parece que se le cae la baba cuando habla de sus años en el extranjero, lo que yo le digo, si tan mal estás, por qué has vuelto, anda, di, por qué, lo que pasa es que ya sabemos, que no damos importancia a lo nuestro, que aquí vienen como moscas en verano, por algo será,

gens, de ceux qui prennent les choses en main, ceux qui percent, c'est ce que je lui dis, ceux dont on peut tirer quelque chose, car les forts rapportent plus que les faibles, c'est bien pour quelque chose si on dit tu as tant, tu vaux tant, eh bien non, et si tu parles des militaires, de vrais hommes..., voilà, tu tombes dans le mille, des hommes complets, on se comprend, et des messieurs en plus, et bien lui, toujours le même refrain, me contredisant, mais moi je lui dis, mon petit, tu t'es bien fait réformer, tu t'es bien cassé le cul à chercher des médecins, et ça, ben voyons, ça c'est pas du piston, bien sûr que si que c'est du piston, comment ça s'appelle sinon, allez, dis-le moi, c'est facile de critiquer, mais on peut donner des conseils aux autres quand on ne balaie pas devant sa porte, et après il s'en tire par une pirouette, que c'était une perte de temps, que lui il est objecteur de conscience, et patati et patata, c'est bien joli, et les autres qu'ils aillent se faire pendre ailleurs, qu'ils aillent se faire cuire un œuf, comme il est bon ce palmier..., c'est sûr, c'est un endroit adorable, je t'ai déjà parlé de ce fiancé militaire, avec lui c'était vraiment un plaisir de se promener, les amies étaient mantes de jalousie, avec cette allure propre à l'uniforme, j'étais folle de lui et je lui plaisais, mais tu vois, je l'ai laissé m'échapper, il faut saisir sa chance au vol, si je le lui dis... la dispute du siècle, oui, la dispute, rien que de parler de l'uniforme et le disque ne tourne plus rond, ces gars-là sont des professionnels du crime, des parasites des pauvres, des marchands de fer blanc ivrognes, et comme a dit je ne sais qui, sûrement quelqu'un d'aussi stupide que lui, d'un civil on peut faire un militaire mais on ne peut pas civiliser un militaire, quel idiot... parler pour parler, sans rime ni raison, ce qu'ils font c'est ceinturer la jeunesse, non, ce serait mieux qu'ils soient comme ces stupides drogués, de la racaille, de la vraie racaille, moi je les mettrais en prison et ils n'en sortiraient pas, ou ces voyous qui ont leur appareil trois pièces sur le point d'éclater, comme si on ne savait pas ce que c'est, hélas, ma fille, que deviendrait ce pays sans l'ordre, ce qui se passe c'est que l'abnégation et la décence, des clous, ou plutôt motus et bouche cousue, la ferme, beaucoup de discours, beaucoup de paroles en l'air, mais c'est un égoïste de la pire espèce, car, voyons voir, à qui doit-il tout, à qui, eh bien à ce pays qu'il ne fait que critiquer, on dirait qu'il bave quand il parle de ses années passées à l'étranger, moi ce que je lui dis, si tu te sens si mal, pourquoi es-tu revenu, allons, dis, pourquoi, ce qui se passe c'est qu'on sait déjà, on ne donne pas d'importance à ce qui est à nous, mais ici ils arrivent comme des mouches l'été, c'est bien pour quelque chose, on dirait

que parece que nunca han comido y vienen a matar el hambre, que como en España en ningún sitio... voy a quitarme el jersey..., no te lo creas, es un cuento de la idiota ésa que no es más que una fragilona con menos fundamento que ni sé, como te iba diciendo..., que al que le pica, ajos come, que yo no tengo la culpa de que los hayan pillado haciendo esas cochinas, qué guarros, que hay que saber hacerlo, cada cosa tiene su momento y lugar, eso nos decían las monjas, como quería decirte, cuando lo de la boda armó la guerra de los mil diablos, que mi madre, la pobrecita, se quedó sin lágrimas, tan religiosa ella, tan buena, que yo creí que le daba un patatús, y, a la postre, qué mal hay en casarse como Dios manda, con la ilusión que tenía, ya lo viste, con aquel traje de novia, tan lindo, que se quedaron todos con la boca abierta, como papanatas, y la música, una real boda, con organista y cantor, como los mismos ángeles, como en el cine, igualito al cine, como en Hola, pero lo que me costó, Virgen del Perpetuo Socorro, lo que me costó, si es por él, como una pelandusca cualquiera, en el juzgado, que es como arrimarse y, luego, si te he visto, no me acuerdo y tararé que te ví, que una vez probado el arroz, a otra cazuela, que no hay vergüenza con esto del divorcio, a ver si nos entendemos, no es que esté bien vivir siempre con uno así, un asquito en todos los sentidos, pero ya se sabe, antes de dar el paso... yo, a pesar de todo, estaba segura, no es que fuese lo que se dice un partidazo, ya me entiendes, querida, pero no está mal, y esperas y esperas... y luego ni monja ni lo otro, pedimos algo más..., vale..., es verdad que los de aquella mesa no nos quitan ojo, no están mal, aunque yo con esta tripita... como te decía, con la parte de papá teníamos para el pisito, te gusta, verdad, y no ha sido caro..., tienes razón..., estoy totalmente de acuerdo, el hogar requiere una casa, totalmente de acuerdo, y es una forma de atarlos, tengo unas ganas de que llegue, hoy, la verdad, no sabes qué es mejor, si niño o niña, ay, Virgen de los Desamparados, qué vida ésta, qué te iba a decir, ah, sí, el otro día me encontré con Paquita, ella, siempre de cotilleo, para no variar, si no está desollando a alguien no descansa, por lo

qu'ils n'ont jamais mangé et qu'ils viennent pour tuer leur faim, qu'il n'y a rien de mieux que l'Espagne... je vais enlever mon pull..., n'y crois pas, c'est un ragot de cette idiote qui n'est qu'une grande faible avec moins de jugeote que je ne sais quoi, comme je te le disais..., il n'y a que la vérité qui blesse, ce n'est pas de ma faute si on les a coincés à faire leurs cochonneries, quels porcs, il faut savoir s'y prendre, chaque chose en son temps et en son lieu, c'est ce que nous disaient les bonnes sœurs, comme je voulais te dire, quand l'histoire de la noce a provoqué la dispute de tous les diables, ma mère, la pauvre, elle en a pleuré toutes les larmes de son corps, elle qui est si pieuse, si bonne, j'ai cru qu'elle allait tourner de l'œil, et, finalement, quel mal y a-t-il à se marier comme Dieu le veut, avec la joie que ça lui causait, tu l'as bien vu, avec cette robe de mariée, si jolie, ils en sont tous restés bouche bée, comme des nigauds, et la musique, une vraie noce, avec un organiste et un chanteur, comme les anges eux-mêmes, comme au cinéma, tout pareil comme au ciné, comme dans "Hola"¹, mais ce que ça m'a coûté, vierge du Secours Perpétuel, ce que ça m'a coûté, si ça ne tenait qu'à lui, comme n'importe quelle grue, à la mairie, c'est comme vivre à la colle et, après, si je t'ai vu, je ne me rappelle pas, je ne te connais pas, une fois qu'on a goûté le riz, on passe à une autre casserole, et le divorce, quelle honte, voyons si on se comprend, ce n'est pas que ce soit bien de vivre avec quelqu'un, comme ça, une horreur dans tous les sens du terme, mais tu sais, avant de franchir le pas... moi, malgré tout, j'étais sûre de moi, ce n'est pas ce qu'on peut appeler un bon parti, tu me comprends toi, ma chérie, mais ça n'est pas mal, et tu attends, tu attends, puis après tu ne peux plus être ni bonne sœur ni p..., on commande autre chose..., d'accord..., c'est vrai que ceux de la table là-bas ne nous quittent pas des yeux, ils ne sont pas mal, quoique moi, avec ce petit ventre... comme je te disais, avec la part de papa, nous avions de quoi payer le petit appartement, il te plaît, pas vrai, et il n'était pas cher..., tu as raison..., je suis tout à fait d'accord, une famille a besoin d'une maison, tout à fait d'accord, et c'est une manière de les tenir, j'ai une de ces envies qu'il arrive, aujourd'hui, vraiment, tu ne sais pas ce qui est mieux, un garçon ou une fille, aïe, Vierge des Désespérés, quelle vie que celle-là, qu'est ce que j'allais te dire, ah, oui, l'autre jour je suis tombée sur Paquita, elle, toujours à commérer, pour ne pas changer, si elle n'est pas en train de faire du mal à quelqu'un ça ne va pas, apparemment

¹ Revue espagnole à potins sur les gens célèbres.

visto va a desplumar a su marido, a su ex, y le alabo el gusto, que irse con aquella perdida, querindonga de mil demonios, una furcia, porque no dirás que es otra cosa..., mira, eso no tiene perdón de Dios, por dónde iba, ah, sí, pues me dijo que no sabe cómo puede tener hijos con la otra, porque lo que es con ella... que para mear, que si no era marica poco le faltaba, yo lo tengo claro, los que Dios quiera, pero que sean pocos, que una se deforma, si encima me quitan eso..., eso sí, la píldora, de momento no... con el método ése y traga millas..., no me digas, que no me lo creo, que me muero de risa, que me desternillo, de verdad, qué bien se le está, como a un santo dos velas, que hay que atarlos en corto, muy en corto, con un poco de mano izquierda, eso sí, pero sin descanso, que pones la mano en el fuego y te quemas, claro, y, luego, todo son lloros, y parecía un pasmarote al que no se le movía la ropa, fíate de los que parecen buenos, Dios me libre de los meapilas, sí, quién lo iba a decir de semejante mosquita muerta, pero ella ciega que ciega, la muy tontaina, que el suyo, lo que se dice un cartujo, que bebía los vientos por ella, y, luego, pues eso, el morrocotón de aquí te espero, al mío le meto en la iglesia antes de un año o valgo poco, que le hago la huelga y, entre nosotras, más tira pelo de eso que de cien caballos, y lo de arriba, se pirra por las de arriba, sabes, no te rías, te lo cuento porque tú, para mí, una hermana y sé que no eres de esas que se desviven por los chismes, ay, Jesús, María y José, verdad que cuando río es otra cosa, me ha costado un ojo de la cara arreglarme la boca, qué trajín de vida ésta, y ahora con lo del embarazo dichoso, una lata, y que no nos quitan ojo de encima, que van a querer ligue los tíos, qué tiempos, con lo bien que me venía una criada, como anillo al dedo, de perlas, chica, pero con lo del dentista y lo del coche... es una delicia, una joya, no te parece, al final, cariño, venga a darle la tabarra hasta que claudicó, que todos pasan por el aro, lo uno por lo otro, pero me estoy deslomando, que termino derrengada, una piltrafa, y los hombres se creen que esto es jauja, que no lo valoran, creen que es moco de pavo o no sé qué..., a quién se lo vas a decir, que si Luisa, la ropa a la lavadora, que si la comida en su punto para el señorito, y el vestirle... con la Iglesia hemos topado que dijo no sé quién, no se le puede dejar solo, un haragán de los que entra uno en la docena, y, se quiera o no, hay que cuidar las formas..., que no, que tú lo sabes muy bien, que hoy en día hay que ponerse

elle va déplumer son mari, son ex, et je l'en félicite, partir avec cette traînée, amante du diable, une garce, car tu ne vas pas dire le contraire..., regarde, Dieu ne pardonne pas ça, où en étais-je, ah oui, alors elle m'a dit qu'elle ne sait pas comment il peut avoir des enfants avec l'autre, parce que avec elle... tout juste pour pisser, et s'il n'était pas pédé il s'en fallait de peu, pour moi c'est clair, ceux que Dieu voudra, mais pas trop nombreux, ça déforme, si en plus on m'enlève ça..., ça oui, la pilule, mais pas pour l'instant... avec cette méthode-là tu n'arrêtes plus..., pas possible, je ne peux pas le croire, je suis morte de rire, c'est tordant, c'est vrai, comme ça lui va bien, comme un saint avec ses deux bougies, il faut leur tenir la bride, bien serrée, avec un peu de mou, ça oui, mais sans relâche, car si tu mets la main au feu tu te brûles, bien sûr, et après, il ne te reste plus que les pleurs, il avait l'air d'un niais dont même les vêtements ne bougeaient pas, méfie-toi de ceux qui ont l'air gentil, que Dieu me préserve des béats, oui, qui l'aurait dit d'une telle sainte nitouche, mais elle, tellement aveugle, la belle idiote, car le sien, ce qu'on appelle un ermite, il tirait la langue après elle, et puis voilà, la duperie avec le je t'attends là, le mien je l'amène à l'église avant un an ou je ne vaudrais pas grand chose, je lui fait la grève et, entre nous, ça fait avancer plus vite que cent chevaux, en ce qui concerne les attributs supérieurs, il en rafole, tu sais, ne rigole pas, je te raconte ça car toi tu es comme une sœur pour moi et je sais que tu n'es pas de celles qui raffolent des commérages, ah, Jésus Marie Joseph, c'est vrai que quand je ris c'est autre chose, ça m'a coûté les yeux de la tête de me faire arranger la bouche, tu parles d'une vie, et maintenant l'histoire de cette sacrée grossesse, une tuile, et ils ne nous quittent pas des yeux, c'est qu'ils vont vouloir nous draguer les mecs, quelle époque, ça aurait été si bien d'avoir une bonne, elle serait tombée à pic, à merveille, ma fille, mais avec le dentiste et la voiture... c'est une merveille, un bijou, tu ne trouves pas, enfin, ma chérie, je lui ai cassé les pieds jusqu'à ce qu'il cède, ils passent tous par là, chaque chose en son temps, mais je suis là à m'échiner, je vais finir éreintée, de la charpie, et les hommes s'imaginent que c'est le pays de cocagne, ils ne se rendent pas compte, ils croient que c'est des bagatelles ou je ne sais quoi..., à qui le dis-tu, allez Luisa, le linge dans la machine, les petits plats pour le petit monsieur, et il faut l'habiller... comme a dit l'autre, c'est à se taper la tête contre les murs comme a dit je ne sais qui, on ne peut pas le laisser tout seul, un faînéant, de ceux qui en rentrent un à la douzaine, et, qu'on le veuille ou non, il faut sauver les apparences..., mais non, tu le sais très bien, de nos jours il faut

en su puesto y si un pelagatos va como va, que parecen ministros, él tiene que dar ejemplo y darse a valer, pues no hay tu tía pásame el río, cabezón donde los haya, ni con candil, maja, ni adrede se encuentra uno igual, que me desespero y algún día me da un síncope, porque, luego, claro, la culpa es de la mujer, encima eso, pero ya te digo, a éste le cambio de piel como me llamo Luisa y le hago ir más derecho que una vela, que me tiene hartita con tantas rarezas, en fin, qué te voy a decir, siempre les queda un algo a éstos de pueblo, por mucho que los pulas se les ve la oreja, son lana basta, lo que me saca de quicio es esa manía de poner todo patas arriba, lo que yo le digo, te crees más listo que los demás o qué, más vale que dejara de leer tanto y se ocupase más de mí, que no tengo vocación de criada ni de lo otro, que ya está bien la pamema ésa de la política, para criticar nada más, que a la hora de lo que importa, bien ha venido a buscarme, que la verdad sea dicha, yo, hombre, no me acostaba con una de esas revolucionarias ni por todo el oro del mundo, vaya tipos, estrafalarias y cerditas, las pobres, que las cosas hay que saber para qué se tienen, que mucho fafá, pero a jugar a lo serio con servidorcita, así que se deje de tantas historias, que a la postre, si puede, como todos, no te giba, que a nadie le amarga un dulce, es muy fácil defender a los pobres, claro, pamplinas y ganas de enredar las cosas, que el pobre es pobre por algo, que se lo tiene bien merecido y para muestra un botón, que él era un muerto de hambre y está donde está, aunque también tiene que agradecerse a los curas a los que tanto critica, porque si no, qué, no es que le quite mérito, Dios me libre, pero la primera piedra, como aquél que dice, a ellos se la debe, ay, Jesús, María y José, qué hombres, maja, quédate como estás que con tu trabajito no lo necesitas, que son un desastre, la peste en persona, y fumar por abajo ya no es un problema, no te rías, je, je, tu zarandéalos bien y lo demás es un cuento, je, je, qué risa, huy, qué tarde..., eres un cielo, la verdad es que comienzo a rajar y no paro..., es que estás tan mudita, sí, sí, tú a escuchar que no se te escapa una, que ya lo sé, maja, que no me la das, pero qué tarde es..., te lo agradezco porque si llego con retraso se pone hecho un basilisco y ésa es otra, empieza con lo del embarazo y que si de palique y vaya murga.

tenir sa place, et si, les va-nu-pieds sont maintenant tels qu'on peut les voir, on dirait des ministres, lui il doit donner l'exemple et se mettre en valeur, eh bien rien à faire, il n'y a pas plus têtù, même en cherchant bien, ma belle, même en le voulant on n'en trouverait pas un pareil, ça m'exaspère et un de ces jours j'aurai une attaque car, après, bien sûr, c'est de la faute de la femme, en plus, mais je te le dis, celui-là je lui change de peau aussi sûr que je m'appelle Luisa et je le fais marcher plus droit qu'une baguette, j'en ai marre de tant de bizarreries, enfin, que veux-tu que je te dise, il leur reste toujours un petit quelque chose à ces gens de la campagne, tu as beau les dégrossir tu les vois toujours venir, c'est de la laine brute, ce qui me met hors de moi c'est cette manie de tout mettre sans dessus dessous, alors je lui dis, tu te crois plus intelligent que les autres ou quoi, il vaudrait mieux qu'il arrête de lire autant et qu'il s'occupe plus de moi, je n'ai pas de vocation de servante ni de p..., ça commence à bien faire ces histoires de politique, c'est tout juste bon à critiquer, et au moment important il a bien su venir me trouver, à vrai dire, moi, si j'étais un homme, je ne coucherais pas avec l'une de ces révolutionnaires même pour tout l'or du monde, tu parles d'un genre, extravagantes et un peu crades, les pauvres, il faut savoir à quoi sert ce qu'on nous a donné, beaucoup de bla-bla, mais quand ça devient sérieux c'est avec moi, alors qu'il arrête avec toutes ces histoires, à la fin, s'il le peut, comme tout le monde, il ne t'empoisonne pas, il ne crache pas dans la soupe, c'est très facile de défendre les pauvres, bien sûr, sonnettes et envie de compliquer les choses, le pauvre n'est pas pauvre pour rien, il l'a bien mérité, à titre d'exemple, lui, c'était un crève-la-faim et il en est arrivé là, bien qu'il le doive aussi aux curés qu'il critique tant, parce que sinon, quoi, ce n'est pas que je lui enlève du mérite, Dieu m'en garde, mais la première pierre, comme on dit, il la leur doit, ah, Jésus Marie Joseph, les hommes, ma belle, reste comme tu es, avec ton petit travail tu n'en as pas besoin, ce ne sont que des propres à rien, la peste en personne, et fumer la pipe n'est plus un problème, ne rigole pas, hi hi hi, tu les fais bien bouger et après c'est de la bagatelle, hi hi hi, que c'est drôle, aïe, comme il est tard..., tu es un ange, à vrai dire quand je commence je ne m'arrête plus..., c'est que tu es tellement silencieuse, si, si, toi tu écoutes et tu n'en rates pas une, je sais bien, ma belle, on ne me le fait pas, mais qu'est-ce qu'il est tard..., je te remercie parce que si j'arrive à la bourre, il devient fou de rage et c'est reparti, et il recommence avec l'histoire de la grossesse, et que je suis toujours à faire la causette, quelle barbe.

La despedida

Has entrado en el aposento y piensas que te has liberado de las carracas y del frío enmohecido de las iglesias. Lo primero que has visto es una calavera en la mesa de nogal y te asustas, pero el padre Hipólito mueve en silencio la mano tranquilizadora que te ofrece una silla. A través de la ventana contemplas los tejados verdinegros, el jadeo de los basurales y el encogido caminar de los chopos en la tierra parda y arrecida. El padre Hipólito cierra el breviario, lo deja en la mesa y cruza los dedos. “Necesitaba a alguien para poner un poco de orden en la biblioteca y he pensado en ti. Es una biblioteca modesta, pero no por eso hay que descuidarla. Toma esta bayeta y vete limpiando uno a uno todos los libros”.

Hace calor y el padre Hipólito disminuye la presión del radiador eléctrico y saca del cajón un cuaderno de pastas negras. “Te gusta la poesía, ¿verdad? Claro, aún no estás preparado para leer a Bécquer, aunque es un místico a su manera. Posee la delicadeza de la brisa del mar y es etéreo e inasible como nuestros sueños”. El padre Hipólito se ha levantado, se detiene junto a la ventana y contempla el lento alzarse de las sombras, el cielo arañado de sangre y el aterido vuelo de las palomas torcaces. El silencio resbala en el monótono fluir de la fuente del patio y en el eco de voces esparcidas. “Inasible como nuestros sueños. Yo también siento la gota de los días grises. ¡Ay, el mito del eterno retorno es la vuelta del invierno, un largo y tedioso camino hacia la nieve de la muerte! ¡Cuidado con esos volúmenes, que tienen el papel muy fino! Es curioso cómo he conseguido hacerme poco a poco con esta humilde biblioteca. Un poco de aquí, otro poco de allá, como las hormigas. Siempre me gustaron los fabulistas, por la sencillez, por el contenido moral de las consejas. No, no ha sido fácil reunir estos libros, sobre todo porque tenemos que pedir permiso para comprarlos, justificar la procedencia del dinero y explicar para qué los queremos. Es justo que así sea porque el Maligno conoce todos los disfraces y hay que estar siempre alerta, como dice el Evangelio. Por eso, todos los años tenemos que hacer el inventario y entregárselo al padre superior”.

El padre Hipólito camina por la habitación rozando apenas con las

Le renvoi

Tu es rentré dans la pièce et tu penses que tu t'es débarrassé des crécelles et du froid moisi des églises. La première chose que tu as vue est une tête de mort sur la table en noyer et tu as peur, mais le père Hipólito déplace en silence sa main rassurante qui t'offre une chaise. A travers la fenêtre tu contemples les toits vert foncé, le halètement des décharges et la démarche voûtée des peupliers sur la terre sombre et transie. Le père Hipólito referme le bréviaire, le pose sur la table et croise les doigts. "J'avais besoin de quelqu'un pour mettre un peu d'ordre dans la bibliothèque et j'ai pensé à toi. C'est une bibliothèque modeste, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut la négliger. Prends ce chiffon et va nettoyer tous les livres un par un."

Il fait chaud, le père Hipólito diminue la puissance du radiateur électrique et sort du tiroir un cahier à couverture noire. "Tu aimes la poésie, n'est-ce pas? Bien sûr tu n'es pas encore prêt pour lire du Bécquer, bien que ce soit un mystique à sa manière. Il a la délicatesse de la brise de la mer et il est éthéré et insaisissable comme nos rêves." Le père Hipólito s'est levé, s'arrête près de la fenêtre et contemple les ombres qui s'allongent lentement, le ciel griffé de sang et le vol transi des pigeons ramiers. Le silence glisse sur l'écoulement monotone de la fontaine du patio et sur l'écho de voix dispersées. "Insaisissable comme nos rêves. Moi aussi je sens la goutte des jours gris. Ah, le mythe de l'éternel retour est la réapparition de l'hiver, un long et fastidieux chemin vers la neige de la mort! Attention à ces volumes, ils sont en papier très fin! C'est curieux comme j'ai réussi à me faire petit à petit à cette humble bibliothèque. Un peu d'ici, un peu de là, comme les fourmis. J'ai toujours aimé les fabulistes pour la simplicité, le contenu moral des historiettes. Non, ça n'a pas été facile de réunir ces livres, surtout parce que nous devons demander l'autorisation de les acheter, justifier la provenance de l'argent et expliquer pourquoi nous les voulons. C'est juste que ça se passe comme cela car le Démon connaît tous les déguisements et il faut toujours rester vigilant, comme le dit l'Évangile. Pour cela, tous les ans nous devons faire l'inventaire et le remettre au père supérieur."

Le père Hipólito marche dans la chambre en frôlant à peine le parquet de

zapatillas de paño negro la tarima. Da el interruptor de la luz y las paredes blancas se tiñen de un resplandor amarillo; la claridad desciende de un globo opaco y se dobla en los rincones; se posa temblando en los objetos de metal y en los pliegues de la cortina gris. El padre Hipólito se detiene al lado de la puerta y mira el Cristo en agonía. Es un cuadro azul en el que un hombre crucificado se proyecta sobre una esfera envuelta en tinieblas. A los pies del hombre yace una calavera de la que mana sangre “Sus manos, fíjate en las manos y en ese costado con las llagas tan al vivo. Las piernas reflejan el rigor de la muerte. Sabes el soneto a Cristo crucificado, ¿verdad?”

El padre Hipólito se acerca a Juan González, le acaricia los cabellos y sonríe. “Ven, muchacho mío, ven, cópiame estos versos. Siéntate en mi silla. ¿Te gusta la pluma? Me la regaló mi abuela cuando canté misa. Escribe con cuidado: Ante el curso del tiempo irreplicable, otro verso, Polvo, sombra y olvido es nuestra suerte”. El padre Hipólito tiene una voz que acaricia las palabras, como esa mano que sube despacio por tu cuello. El padre Hipólito arrima la mejilla a tu mejilla. Sientes el calor de una piel, se acerca el refilón de unos ojos azules que brillan, y tiembles y agarras con fuerza la pluma. “Así me gusta, con una caligrafía limpia y de rasgos redondos y uniformes”. El padre Hipólito se aleja y coloca las manos en actitud orante; inclina la cabeza y su voz entrecortada dice “otro verso: Barco sin rumbo de ondas invisibles...” Un reloj lejano aletea el silencio del padre Hipólito que se inclina sobre tu cabeza, y un aliento tibio se posa en tus oídos y los ojos te miran, te miran, y son unos labios que humedecen el nacimiento de tu boca y aprietas los labios y empujas al padre Hipólito y te alzas y rueda por el suelo la pluma y cae la silla, “espera, ven, no digas nada, no volverá a suceder, vuelve”, unas manos intentan sujetarte de los hombros, “perdona, era una caricia sin ninguna intención”, Juan González zarandea al padre Hipólito que cae al suelo, “no digas nada, por favor, no digas nada”, y Juan González busca la salida del largo pasillo, se pierde en la penumbra de puertas y rincones, tropieza en el rellano de la escalera camino del dormitorio y de los servicios donde lava y lava el rostro con jabón y se cepilla los dientes hasta que la sangre mancha la pila del lavabo.

Juan González contempla el cielo azul oscuro, las escasas estrellas prendidas en la araña del viento. Una boca le persigue, y una respiración acezante, y otra boca. Palpa su carne húmeda y se mira las manos, y las

ses chaussons de toile noire. Il appuie sur l'interrupteur et les murs blancs se teintent d'un éclat jaune. La clarté descend d'un globe opaque et se replie dans les coins; elle se pose en tremblant sur les objets en métal et sur les plis du rideau gris. Le père Hipólito s'arrête à côté de la porte et regarde le Christ à l'agonie. C'est un cadre bleu dans lequel un homme crucifié se projette sur une sphère enveloppée de ténèbres. Aux pieds de l'homme gît un crâne qui laisse sourdre du sang. "Ses mains, observe les mains et ce flanc avec les plaies tellement au vif. Les jambes reflètent la rigueur de la mort. Tu connais le sonnet au Christ crucifié, n'est-ce pas?"

Le père Hipólito s'approche de Juan González, lui caresse les cheveux et sourit. "Viens, mon garçon, viens, copie-moi ces vers. Assieds-toi sur ma chaise. Tu aimes la plume? Ma grand-mère me l'a offerte pour ma première messe. Écris avec soin: *Face au cour du temps irréversible*, un autre vers, *Poussière, ombre et oubli sont notre sort*." Le père Hipólito a une voix qui caresse les mots, comme cette main qui monte doucement le long de ton cou. Le père Hipólito approche sa joue de la tienne. Tu sens la chaleur d'une peau, le regard oblique des yeux bleus brillants s'approche, tu trembles et tu serres la plume avec force. "Comme ça ça me plaît, avec une calligraphie, propre, aux traits ronds et uniformes." Le père Hipólito s'éloigne et place ses mains dans l'attitude de la prière, il penche la tête et sa voix entrecoupée dit: "un autre vers: *Bateau sans cap d'ondes invisibles...*" Une horloge lointaine voltige sur le silence du père Hipólito qui se penche au dessus de ta tête, une haleine tiède se pose sur tes oreilles et les yeux te regardent, te regardent, puis ce sont des lèvres qui humidifient la naissance de ta bouche, tu serres les lèvres, tu repousses le père Hipólito, tu te lèves et la plume roule par terre, la chaise tombe, "attends, viens, ne dis rien, ça n'arrivera plus, reviens", des mains essaient de te retenir par les épaules, "pardonne-moi, c'était une caresse sans aucune intention", Juan González bouscule le père Hipólito qui tombe par terre, "ne dis rien, s'il te plaît, ne dis rien", et Juan González recherche la sortie du long couloir, se perd dans la pénombre des portes et des recoins, trébuche sur le palier de l'escalier en regagnant le dortoir et les toilettes où il se lave et se relave le visage avec du savon et se brosse les dents jusqu'à ce que le sang tache le lavabo.

Juan González contemple le ciel bleu foncé, les rares étoiles prises dans l'araignée du vent. Une bouche le poursuit, et une respiration haletante, et une autre bouche. Il palpe sa chair humide, regarde ses mains, et ses mains frottent

manos restriegan los ojos. Juan González se ha echado en la cama, se arropa con las sombras y espera el regreso de los compañeros que, en las aldeas vecinas, conmemoran la muerte del Señor.

* * *

El capítulo tiene lugar en la capilla. El temblor azulenco de las velas y las toses en sordina acompañan el humo de la madrugada. Habéis dejado las camas sin hacer para que las sábanas muestren el líquido esparcido “a vuestra edad, ¿no os da vergüenza?”. La sangre se agolpa en los rostros al oír “actos de niños de teta en unos hombres hechos y derechos. “Pero el frío no deja de ser a menudo una excusa para esconder la mancha blanca y pastosa del semen. Tenéis impregnada la piel de un orín rancio que la ducha mensual no consigue suprimir. Recorréis el campo de deportes con el lodo subiendo hasta los tobillos; los pulmones apuran el aire y se convierten en un sarmiento de cristales cuando el chorro de agua golpea la cabeza con una serpiente de hielo; saltáis en una nube de gritos y el maestro de novicios recorre el pasillo de puertas abiertas para que nadie escape a la limpieza de los cuerpos.

La salmodia expulsa el vaho de la noche que se diluye en las vidrieras, en la palidez de los cirios y en el canto quebrado de los gallos. La voz es una piedrecita que cae, y es una onda, muchas ondas de penumbra salada, la voz: “el novicio limpia el cuerpo con la ducha reconfortante y el alma con el sacramento de la penitencia. La humildad y el orgullo abatido son los pilares básicos en la formación sacerdotal. El hombre es fugaz parpadeo en el tiempo y gusano en la grandeza de la creación. Y, sin embargo, Dios, en su infinita misericordia, le ha hecho rey del universo y, como tal, se sentará en el banquete de los cielos. ¡Ay de aquél que en su ceguera y maldad no sepa responder al amor inmenso de Cristo Jesús, porque, recordando sus palabras, allí será el llanto y el crujir de dientes! Que su muerte no sea inútil para ninguno de nosotros, que su sangre, que lavó nuestro cieno original, nos mantenga limpios con la ayuda de la oración y la rectitud de nuestras obras. Que nadie vea la paja en el ojo ajeno si antes no ha quitado la viga del suyo. Ya los antiguos nos prevenían contra el insano afán de criticar al pró-

ses yeux. Juan González s'est allongé sur son lit, se drape dans les ombres et attend le retour de ses compagnons qui, dans les villages voisins, commémorent la mort du Seigneur.

* * *

Le chapitre a lieu dans la chapelle. Le tremblement bleuté des cierges et les toux assourdies accompagnent la brume du petit matin. Vous avez laissé les lits défaits pour que les draps révèlent le liquide répandu "à votre âge, vous n'avez pas honte?" Le sang afflue dans leur visage en entendant "des actes de nourrissons chez des hommes accomplis". Mais le froid est souvent une excuse pour dissimuler la tache blanche et pâteuse du sperme. Vous avez la peau imprégnée d'une urine rance que la douche mensuelle n'arrive pas à supprimer. Vous parcourez le terrain de sport avec de la boue jusqu'aux chevilles; les poumons épuisent l'air et se transforment en un sarment de cristaux quand le jet d'eau frappe la tête d'un serpent de glace; vous sautez dans une nuée de cris et le maître des novices parcourt le couloir aux portes ouvertes pour que personne n'échappe à la propreté des corps.

La psalmodie expulse la vapeur de la nuit qui se dilue sur les vitraux, dans la pâleur des cierges et dans le chant brisé des coqs. La voix est une petite pierre qui tombe, et c'est une onde, plusieurs ondes de pénombre salée, la voix: "le novice nettoie son corps avec la douche réconfortante et son âme avec le sacrement de la pénitence. L'humilité et l'orgueil mortifié sont les piliers de base dans la formation sacerdotale. L'homme est un clignement d'yeux fugace dans le temps et un ver dans la grandeur de la création. Et, cependant, Dieu, dans son infinie miséricorde, l'a fait roi de l'univers et, en tant que tel, il s'assoira au banquet des cieux. Gare à celui qui dans son aveuglement et sa méchanceté ne saurait répondre à l'amour immense de Jésus-Christ, car en se rappelant ses paroles, il y aura des pleurs et des grincements de dents! Que sa mort ne soit inutile à aucun d'entre nous, que son sang, qui lava notre boue originelle, nous maintienne propres avec l'aide de la prière et la droiture de nos œuvres. Que personne ne voie la paille dans l'œil du voisin s'il n'a enlevé auparavant la poutre qu'il y a dans le sien. Déjà les anciens nous prévenaient contre l'insane désir de critiquer son prochain, contre la médisance qui sème la dis-

jimo, contra la maledicencia que cizaña la vida de la comunidad. ¡Ay de aquellos que son portadores de dos alforjas, de dos raseros distintos! No olvidéis nunca las palabras del divino Maestro: no juzguéis y no seréis juzgados. El conocimiento propio es el más difícil. Observad que ya los pensadores paganos lo consideraban el principio de la sabiduría, porque, como dijo uno de ellos, el logos del hombre es tan profundo que nunca se llega a la luz de sus raíces. No en vano, un santo español, el gran san Ignacio de Loyola, nos aconseja el continuo y metódico examen de conciencia. Por eso, los hermanos novicios se ayudarán entre sí en el conocimiento propio y ajeno, sin que la calumnia, hija del rencor y de la envidia, habite en sus corazones”.

Estás de rodillas enfrente del Cristo crucificado, Juan González, con la mirada hacia el suelo y con los brazos cruzados. Escarbas en la memoria y te has detenido en el pecado de la carne. He hecho cosas feas de pensamiento y de obra, has dicho. No das crédito a tus palabras y alzas el rostro y miras la barandilla del coro que se apoya en unos bolos panzudos. Has dicho el pecado que siempre se calla y el rostro del padre prefecto ocupa toda la iglesia y sus pasos baten el aire del pasillo y los brazos son aspas y son ojos, muchos ojos, “¿solo o acompañado?, ¿solo o acompañado?, creo que me explico”. Acompañado, dices, y el hilo de tu voz da cuerda al silencio, las velas se acuestan en la claridad de la aurora que entra por los ajimeces. Hay unos zapatos negros dentro de tus ojos, unos zapatos pequeños, negros y relucientes, que acarician el ruido, y son ratitas en el mármol del presbiterio, y son de goma y se pegan y alejan de tus ojos y sientes tu destino de réprobo sellado, por los siglos de los siglos, amén.

* * *

Juan González se dirige con paso inseguro al centro de la capilla. “No, no suba usted al presbiterio, y digo usted porque ya no nos pertenece”. Juan González mira las vidrieras, los tenues rasguños de la aurora que traerá a la vida túnicas desmayadas en pliegues azules y rosas, espadas colgadas a la cintura de hombres barbudos, de semblante fiero, y caballos blan-

corde dans la vie de la communauté. Gare à ceux qui portent de deux besaces, de deux radoires différentes!

N'oubliez jamais les paroles du divin Maître: ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. La connaissance de soi-même est le plus difficile. Remarquez que déjà les penseurs païens le considéraient comme le début de la sagesse, parce que, comme le dit l'un d'eux, le logos de l'homme est si profond qu'on n'arrive jamais à en voir les racines. Ce n'est pas en vain qu'un saint espagnol, le grand saint Ignace de Loyola, nous conseille l'examen de conscience continu et méthodique. Pour cela, les frères novices s'entraideront dans la connaissance de soi et des autres, sans que la calomnie, fille de la rencoeur et de l'envie, habite leur coeur".

Tu es à genoux devant le Christ crucifié, Juan González, le regard vers le sol et les bras croisés. Tu fouilles dans ta mémoire et tu t'es arrêté au péché de chair. J'ai fait des choses vilaines en pensée et en action, as-tu dit. Tu n'accordes pas crédit à tes paroles, tu relèves le visage et tu regardes la balustrade du chœur qui s'appuie sur des quilles ventruées. Tu as dit le péché que l'on tait toujours et le visage du père préfet occupe toute l'église, ses pas battent l'air du couloir et ses bras sont des ailes de moulin, et ce sont des yeux, des tas d'yeux, "seul ou accompagné?, seul ou accompagné?, je crois que je suis clair". Accompagné, dis-tu, et le fil de ta voix fait traîner le silence. Les cierges se couchent dans la clarté de l'aurore qui pénètre entre les meneaux. Il y a des chaussures noires dans tes yeux, des petites chaussures, noires et brillantes, qui caressent le bruit, et ce sont de petites souris sur le marbre du chœur, elles sont en caoutchouc, se collent et s'éloignent de tes yeux et tu sens ton destin de réprouvé scellé, pour les siècles des siècles, amen.

* * *

Juan González se dirige d'un pas incertain vers le centre de la chapelle. "Non, ne montez pas vers l'autel, et je dis 'vous' car vous ne nous appartenez plus". Juan González regarde les vitraux, les fines égratignures de l'aurore qui ramènera à la vie des tuniques qui se fondent dans des plis bleus et roses, des épées pendant à la taille d'hommes barbus, au visage fier, et des chevaux blancs

cos de galope generoso. “No agaches ahora la cabeza, Juan González, a ver si aparece la vergüenza”. Se frota las manos el padre prefecto, se arremanga los bajos de la sotana y sube los tres peldaños; se arrodilla inclinando la cabeza, hace la señal de la cruz y despacio, muy despacio, se alza y se da la vuelta. “Encomendémonos a nuestro Señor, a la Virgen María, recemos para que la paz venga a nuestros corazones y el sosiego sea la constante de nuestras vidas”. Es una voz llana, un eco que se pierde en la alta bóveda. El padre prefecto da unas palmadas y los novicios levantan la losa del silencio. No hay luz, sólo el débil resplandor de las vidrieras y la lámpara de aceite que es un murciélago en la madera dorada del sagrario. “Duro es para nuestra comunidad este momento, pero ya el Señor nos dijo que hay que separar el trigo de la cizaña, la fruta podrida de la sana. No es fácil ser labrador en los campos de Cristo Jesús, pero, aunque duela, debemos actuar como los segadores que, después de la siega, arrojan la mala hierba al fuego. En la vida hay momentos duros, momentos que uno desearía no tener que afrontar y, entonces, como el divino Maestro en el monte de los Olivos, imploramos el ‘aparta, si es posible, de mí, este cáliz’. Pero ahí está la maldad para combatirla, para destruirla, para que no estropee el trigo caído en la tierra fértil. Todos sabéis lo que ha sucedido. Este señor, Juan González, que no es digno de nuestro pan ni de nuestra agua, no sólo ha pecado con el cuerpo, como si fuese algo suyo y no el templo del alma, hija de Dios, sino que, además, ha sembrado la maledicencia con la injuria más repugnante, porque no otra cosa es la calumnia. El pecado de la carne es el más aborrecible a los ojos de Dios, el más rastrero, el más asqueroso, y ya sabéis que se dijo: si un miembro de vuestro cuerpo es causa de pecado, arrancadlo. La lujuria nos sume en las tinieblas, pero, a pesar de ser tan ignominiosa, cuando la acompañan la injuria, la hipocresía, el escándalo, sí, el escándalo, ya lo sabe usted, Juan González ...ez ...ez, átese una rueda de molino al cuello y arrójese a las aguas de su bajeza, a los turbios remolinos de la mentira. Dígalo ahora, sí, dilo ahora, ¿con quién tuviste contactos carnales?, ¿con quién? No se puede insinuar, así, sin más, sin pruebas, sin proporcionar nombres y apellidos, y mucho menos dar a entender que ese otro es un padre y que tú no eres el primero y, para mayor mofa y desvergüenza, nos vienes conque son varios y que a muchos ha negado el sacramento de la eucaristía. Hasta aquí podríamos llegar, Juan González, hasta aquí”.

au galop généreux. “Ne baisse pas la tête maintenant, Juan González, voyons si la honte apparaît”. Le préfet se frotte les mains, retrousse le bas de sa soutane et gravit les trois marches; il s’agenouille en penchant la tête, fait le signe de croix et lentement, très lentement, il se relève et se retourne. “Recommandons-nous à notre Seigneur, à la Vierge Marie, prions pour que la paix vienne dans nos cœurs et que la quiétude soit la constante de nos vies. C’est une voix plate, un écho qui se perd sous la haute voûte. Le préfet tape dans ses mains et les novices lèvent la dalle du silence. Il n’y a pas de lumière, seulement la faible lueur des vitraux et la lampe à huile qui est une chauve-souris sur le bois doré du sanctuaire. “Ce moment est dur pour notre communauté, mais le Seigneur nous a déjà dit qu’il faut séparer le bon grain de l’ivraie, le fruit pourri du fruit sain. Il n’est pas facile d’être paysan dans les champs du Christ Jésus, mais, même si ça fait mal, nous devons agir comme les faucheurs qui, après la moisson, jettent la mauvaise herbe dans le feu. Dans la vie il y a des moments durs, des moments qu’on souhaiterait ne pas avoir à affronter et, alors, comme le divin Maître sur le mont des Oliviers, nous implorons le ‘éloigne de moi, si c’est possible, ce calice’. Mais la méchanceté est là pour qu’on la combatte, pour qu’on la détruise, pour qu’elle ne gâte pas le blé tombé dans la bonne terre. Vous savez tous ce qui s’est passé. Ce monsieur, Juan González, qui n’est pas digne de notre pain ni de notre eau, n’a pas seulement péché avec son corps, comme si c’était quelque chose qui lui appartenait et non le temple de l’âme, fille de Dieu, mais, en plus, il a semé la médisance à partir de l’injure la plus répugnante, parce que la calomnie n’est rien d’autre que cela. Le péché de chair est le plus haïssable aux yeux de Dieu, le plus vil, le plus repoussant, et vous savez bien qu’on a dit: si un membre de votre corps est cause de péché, arrachez-le. La luxure nous plonge dans les ténèbres, mais, bien qu’elle soit si ignominieuse, quand elle est accompagnée de l’injure, de l’hypocrisie, du scandale, oui, du scandale, vous le savez bien, Juan González...ez...ez...ez, attachez-vous une meule autour du cou et jetez-vous dans les eaux de votre bassesse, dans les troubles remous du mensonge. Dites-le maintenant, oui, dis-le maintenant, avec qui as-tu eu des contacts charnels? Avec qui? On ne peut pas insinuer, comme ça, tout simplement, sans preuves, sans fournir de noms ni de prénoms, et encore moins laisser entendre que cette autre personne est un père et que tu n’es pas le premier et, comble de la moquerie et de l’effronterie, tu viens nous dire qu’il y en a plusieurs et qu’il a refusé à beaucoup le sacrement de l’eucharistie. Voilà où nous en sommes arrivé, Juan González, voilà.”

Se hace el silencio y un vacío de sombras hurga en los vientres. El día busca el espanto de las cornejas, el aliento estremecido del horizonte y el carbón fugaz de los tordos; el día mira a Juan González que tiene el busto inclinado y las mangas de la chaqueta gris cruzadas. Me estoy cagando, me estoy cagando y no puedo más, sudo hielo, ¿para qué lo dije? “Dímelo, dínoslo si te queda un poco, sólo un poco de dignidad. Dínoslo y tu falta será perdonada. Admite que fue un pecado en soledad, porque lo hiciste solo, ¿verdad? Arrepiéntete de esa calumnia cizañera”. El padre prefecto se aproxima y sus dedos de mariposa recorren tus cabellos, los acarician, y tu cabeza se yergue de repente como si fuera una marioneta. El padre prefecto tensa los cabellos y los estira. “Mírame. ¿Me lo dices de una vez?”. Juan González aprieta los labios, siente en la piel agujas, muchas agujas encima de la frente. “¿Lo dices o no? ¿Lo dices de una vez o no?”. Una mano te golpea, una, dos tres veces te golpea, y muchos erizos restriegan tu cabeza y te muerdes la lengua y respiras, respiras, y ya no sientes nada. Es como una bola de ceniza y las estrellas se van alejando, son burbujas que giran dentro de ti y ves un rostro inclinado que sonrío, y unos labios que se abren y “agradece la última lección que este santo lugar te proporciona, aunque mucho me temo que tu alma sea impermeable a la bondad, al agradecimiento y, por lo tanto, a la regeneración. Del mundo viniste y al mundo te enviamos, pero no olvides que el Señor, un día, te pedirá cuentas, porque muchos son los llamados y pocos los escogidos. Que este castigo sirva de escarmiento para todos aquéllos que hasta hace poco fueron tus hermanos”. El padre prefecto ha callado las palabras gritadas, los susurros, las pausas roncadas y la salmodia ensalivada; recorre el pasillo, llega al fondo de la capilla y se vuelve. Da unas palmadas y los novicios se arrodillan.

La aurora crece en las vidrieras, en los pasos del viacrucis y en los bancos de madera gastada. “Juan González, te damos la última oportunidad en el sacramento de la penitencia; que tu contumacia en la perfidia se lave en las aguas de la confesión, bálsamo que alivia nuestra alma pecadora, nuestras cuitas y el remordimiento, que es uña pertinaz hurgando en la herida de la tribulación. Con los brazos abiertos te acogemos, Juan González, con comprensión y clemencia para que vuelvas a la senda sinuosa del mundo con el alma limpia”.

Le silence se fait et un vide d'ombres remue dans les ventres. Le jour recherche l'effroi des corneilles, l'haleine frémissante de l'horizon et le charbon fugace des grives; le jour regarde Juan González qui a le buste incliné et les manches de sa veste grise croisées. J'ai la chiasse, j'ai la chiasse et je n'en peux plus, j'ai des sueurs froides, pourquoi l'ai-je dit? "Dis-le moi, dis-le nous s'il te reste un peu, juste un peu de dignité. Dis-le nous et ta faute sera pardonnée. Admets que ce fut un péché solitaire, parce que tu l'as fait tout seul, n'est-ce pas? Repens-toi de cette calomnie semeuse de discorde". Le préfet s'approche et ses doigts de papillon parcourent tes cheveux, les caresse, et ta tête se redresse soudain comme si c'était une marionnette. Le préfet saisit tes cheveux et les tire. "Regarde-moi. Tu me le dis à la fin?" Juan González serre les lèvres, sent des aiguilles sur sa peau, plein d'aiguilles au-dessus de son front. "Tu le dis oui ou non? Tu vas le dire à la fin ou non?" Une main te frappe, une, deux, trois fois elle te frappe, et plein d'hérissos frottent ta tête, tu te mords la langue et tu respirez, tu respirez, et tu ne sens plus rien. C'est comme une boule de cendres et les étoiles s'éloignent, ce sont des bulles qui tournent en toi et tu vois un visage penché qui sourit, et des lèvres qui s'ouvrent et "remercie la dernière leçon que ce lieu saint te propose, bien que je craigne fort que ton âme soit imperméable à la bonté, à la reconnaissance, et, par conséquent, à la régénération. Tu vins du monde et au monde nous te renvoyons, mais n'oublie pas que le Seigneur, un jour, te demandera des comptes, car il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Que ce châtement serve de leçon à tous ceux qui, hier encore, furent tes frères". Le préfet a tu les mots criés, les murmures, les pauses enrouées et la psalmodie noyée dans la salive; il parcourt le couloir, arrive au fond de la chapelle et se retourne. Il frappe dans ses mains et les novices s'agenouillent.

L'aurore grandit dans les vitraux, dans les scènes du chemin de croix et sur les bancs au bois usé. Juan González, nous te donnons une dernière chance avec le sacrement de la pénitence; que ton opiniâtreté dans la perfidie se lave dans les eaux de la confession, baume qui soulage notre âme pécheresse, nos peines et le remords, qui est un ongle tenace qui fouille dans la blessure de la tribulation. Les bras ouverts nous t'accueillerons, Juan González, avec compréhension et clémence pour que tu reviennes sur le sentier sinueux du monde, l'âme propre".

* * *

El coro está lleno de bolos gruesos, de gallinas, como yo, pero no me he confesado, está lleno de voces, qué frío, me pondrán un rebaño de ovejas, chiquina por aquí, tengo que aprender a silbar y a llevar la manta con garbo, soy culpable, pero yo no soy un chivato muchos son los llamados y pocos los escogidos, la despedida, rezarán un rosario, estoy lleno de vergüenza, trágame tierra, trágame sombra, no me hizo nada el padre Hipólito, no me hizo nada, ni a los otros, es mi imaginación, víboras, me confesaré con el cura de mi pueblo, no, con otro cura que no me conozca, tengo yo la culpa, no tengo yo la culpa, soy tonto, qué frío hace, en este cuarto hay lirones, en mi casa los lirones se comían a las ratas, quería irme, hace frío en este sótano, dentro de un poco comenzará la misa, la maleta se va a romper, es de cartón la maleta y la he atado bien con cuerdas, tienen que llevarme a la estación, en casa, vaya disgusto, mi madre, tiemblo, casi no se veía, he vomitado y tengo frío y hasta que no comience la misa no abrirán la puerta para que no hable con nadie, la manzana podrida no tiene que echar a perder un cesto, de las buenas, claro, tengo ganas de mear, las reinetas comen en mi pueblo, soy una manzana podrida y tengo que mear en el suelo, no hay orinal, ni luz, ni ventana, esta manta o nada es igual, no calienta, chillan, las ratitas chillan, una cucaracha, son como relinchos enanos, ni una grieta en la sombra, qué espesa es la sombra, otra cucaracha, en los sembrados hay muchos costros y yo iba con una piedra y, ¡zas!, duermo un poco más, esta noche, duermo, que no duermo, que duermo, ya se oye la misa, dónde me lavo, ésta debe de ser la puerta, ya la han abierto, en la sacristía hay agua, no puedo hablar con nadie, es pecado masturbarse, pero hay agua en la sacristía, ¡ay!, que es pecado, hace frío y es pecado, despacio, que va viniendo, el canto de los gallos, ¡ay!, suena la campanilla, tres veces, ¡ay!, ahora viene, y cuando suena tres veces la campanilla dicen: Santo, Santo, Santo.

* * *

Le cœur est plein de grosses quilles, de poules mouillées, comme moi, mais moi je ne me suis pas confessé, c'est plein de voix, quel froid, ils me donneront un troupeau de brebis, petite par ici, je dois apprendre à siffler et à porter la cape avec allure, je suis coupable mais je ne suis pas un cafard, il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus, le renvoi, ils diront un chapelet, je suis couvert de honte, que la terre m'engloutisse, que l'ombre m'engloutisse, le père Hipólito ne m'a rien fait, ni aux autres, c'est mon imagination, vipères, je me confesserai au curé de mon village, non, à un autre curé qui ne me connaisse pas, c'est ma faute, ce n'est pas ma faute, je suis stupide, qu'est-ce qu'il fait froid, dans cette pièce il y a des loirs, chez moi les loirs mangeaient les souris, je voulais m'en aller, il fait froid dans cette cave, d'ici peu la messe va commencer, la valise va se casser, la valise est en carton et je l'ai bien attachée avec des cordes, ils doivent m'amener à la gare, à la maison, quelle horreur, ma mère, je tremble, on n'y voyait presque pas, j'ai vomi et j'ai froid et tant que la messe n'aura pas commencé ils n'ouvriront pas la porte pour que je ne parle à personne, la pomme pourrie ne doit pas faire perdre un panier entier, de bonnes, bien sûr, j'ai envie de pisser, dans mon village on mange des reinettes, je suis une pomme pourrie et je dois pisser par terre, il n'y a pas de pot de chambre, ni de lumière, ni de fenêtre, cette couverture ou rien c'est la même chose, elle ne réchauffe pas, elles crient, les petites souris crient, un cafard, ce sont comme de tout petits hennissements, pas même une crevasse dans l'ombre, comme l'ombre est épaisse, un autre cafard, dans les champs il y a beaucoup de crapauds, j'avais avec une pierre et vlan!, je dors un peu plus, cette nuit, je dors, je ne dors pas, je dors, ça y est on entend la messe, où est-ce que je me lave, ça doit être la porte, ils l'ont déjà ouverte, il y a de l'eau dans la sacristie, je ne peux parler à personne, c'est un péché de se masturber, mais il y a de l'eau dans la sacristie, ah!, c'est un péché, il fait froid et c'est un péché, doucement, ça commence à venir, le chant des coqs, ah! la clochette sonne, trois fois, ah! ça y est ça vient, et quand la clochette sonne trois fois ils disent: Saint, Saint, Saint.

Juan Montero

Juan Montero estaba harto de tanto sol, y de un polvo que envolvía el aire y se metía por los ojos, y se posaba en los labios, y era una lengüeta de granos ásperos en el paladar. De poco servía el sombrero de paja que se mercara en el último villorrio porque el fuego derretía la cabeza y, por más que azotara las mulas, la llanura no tenía fin. La tierra se había llenado de piedras, y las piedras eran ascuas donde sólo crecían aliagas y yerbas enclenques de las que había olvidado el nombre si alguna vez lo supe. Y este sudor que me llega hasta dentro, hasta el picor de las partes, y este maldito traqueteo que desvincija el cuerpo, y, además, yo he venido a la fuerza, haciendo de tripas corazón, para demostrar que trago veneno y que sé guardarlo para cuando llegue el momento, que ha de llegar, y entonces alguien comprenderá que quien da recibe. Mi hermano no era ya mi hermano, aunque fuese sangre de mi sangre. Era más bien un tal Lucio Montero, un ser orgulloso y contrario a la ley de Dios. Mereció lo que mereció y su deshonor no es mi mancha. Un día más por estas lomas y veré a lo lejos el monasterio. La boca se llena de agua cuando recuerdo la nogalera de amplia sombra y el río de agua limpia, y casi toco el silencio, pero no este silencio de mosquitos y lagartos, sino el de la campana que al caer de la tarde nos llama a la oración que reconforta el espíritu. Allí encontraré a los padres, y en especial al hermano Aniceto, y oiré por las mañanas las esquilas de los blancos rebaños, y esta tierra, que habitan ganapanes olvidados de Dios, apenas será una hoja desprendida de los almanques porque nadie se atreverá a recordarme que Lucio Montero era mi hermano.

Había sido el tañido de una campana. Después, un silencio, y, en la esquina del silencio, un repiquetear alocado y, de nuevo, el silencio. Mas no recordaba que hubiera ningún agonizante, aunque es bien sabido que la muerte viene con paso de raposa y apenas si adivinamos su risa de carrillos invisibles y boca sumida. Aparece con un garabato de hierro negro y una especie de túnica o de capa de reina pordiosera y baila y baila para no morir. Él sabía muy bien la imaginería de todas las Danzas de La Muerte. Él, que atronaba las bóvedas y los muros repletos de santos que lo fueron

Juan Montero

Juan Montero en avait assez de tant de soleil, et de cette poussière qui enveloppait l'air, rentrait dans les yeux, se posait sur les lèvres, et c'était une languette de grains rugueux sur le palais. Le chapeau de paille acheté au dernier petit village parce que le feu faisait fondre sa tête ne servait pas à grand chose et, il avait beau fouetter les mules, la plaine était sans fin. La terre s'était remplie de pierres, et les pierres étaient des braises où poussaient seulement des ajoncs et des herbes chétives dont j'avais oublié le nom, si je l'ai jamais su. Et cette sueur qui m'arrive jusqu'à l'intérieur, jusqu'à m'en démanier le bas-ventre, et ce maudit cahotement qui détraque le corps, et, en plus, je suis venu de force, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, pour prouver que j'avale du venin et que je sais le garder pour quand le moment sera venu, car il doit venir, et alors quelqu'un comprendra que qui donne reçoit. Mon frère n'était plus mon frère, même si c'était du sang de mon sang. C'était plutôt un certain Lucio Montero, un être orgueilleux et contraire à la loi de Dieu. Il a mérité ce qu'il a mérité et son déshonneur n'est pas ma tache. Encore un jour de ces collines et je verrai le monastère au loin. L'eau me vient à la bouche quand je me souviens de l'ombre étendue du noyer et de l'eau pure de la rivière, et je touche presque le silence, pas ce silence de moustiques et de lézards, mais celui de la cloche qui, lorsque l'après-midi tombe, nous appelle à la prière qui reconforte l'esprit. Là-bas je retrouverai les pères, et particulièrement le frère Aniceto, et le matin j'entendrai les clochettes des troupeaux blancs, et cette terre, qu'habitent des miséreux oubliés de Dieu, ce sera à peine une feuille retirée des almanachs parce que personne n'osera me rappeler que Lucio Montero était mon frère.

Ça avait été le tintement d'une cloche. Après, un silence, et, au coin du silence, un carillonnement affolé et, de nouveau, le silence. Mais il ne se souvenait pas qu'il y eût d'agonisant, quoiqu'il soit bien connu que la mort arrive à pas de loup et que c'est à peine si nous devinons son rire aux joues invisibles et à la bouche creuse. Elle apparaît avec un crochet de fer noir et une espèce de tunique ou de cape de reine mendicante et elle danse et danse pour ne pas mourir. Il connaissait très bien l'imagerie de toutes les Danses Macabres. Lui, qui assourdissait les voûtes et les murs couverts de saints qui le sont devenus dans

en el martirio de las tripas sacadas con una aguja espartera, o en el ofrecimiento del cuerpo a los movimientos quebrados de una sierra que lo seccionaba en dos como una granada.

Un sol suave acariciaba las colinas verdes y distantes, y sus dedos tibios entraban en la celda donde Juan Montero, con pluma de ave, escribía el temblor del pecado en las carnes de jacinto de una doncella violada en sueños por la serpiente. Pero, al despertar, encontraba el cuerpo de un galán, y, al despertarse todavía más, descubría el abrazo del aire con sus alas de gorrión posadas en el vientre. Juan Montero alzó la cabeza y sus manos delicadas sostuvieron la mandíbula. Contempló la fronda lejana, el dorado rostro de la tarde, el humo de las chimeneas de los comarcanos labradores, y la brisa del trigo esparció el tintineo de las esquilas del ganado. Revivió el tiempo aquél de Virgilio y un aroma de paz, de una paz profunda, le elevó a las nubes que pueblan el águila y los vientos que galopan a lomos de otros vientos. Le distrajo un tañido de campana que venía por el valle. No había moribundos, aunque bien pudiera ser que el señor de vidas y haciendas, para escarmiento de pelones atraillados como lebreles, hubiese descuartizado a golpe de maza al insurrecto, mendigo o vagabundo que, con torcidas intenciones, recorre sus campos. Pero entonces la muerte no se anuncia con mano de bronce porque sólo en barro anónimo yacerá el cuerpo que habitó alma pecadora. En estas cavilaciones estaba cuando llamaron a la puerta y dije: entre, y el fámulo me comunicó que el abad le llama. Durante mucho tiempo había esperado que me confiara el sermón de septiembre para demostrar, de una vez por todas, que mi voz supera a la de Fray Antonio y a la de todos los monjes del reino, incluidos esos apestosos mendicantes que esconden la soberbia y el orgullo en hábitos de estameña. Siéntese, Fray Juan. Vi su rostro serio, y vi sus ojos de vidrio congelado, y me dio mala espina tanta parsimonia de estatua. Su respiración entrecortada salía de un vientre hinchado, y su cuerpo de sapo se removió. En un primer momento, pensé que era la envidia, la maldita envidia, la que sonreía en sus labios vengativos. Porque sañudas eran sus palabras cuando en la misa pedía a Dios que trajera la muerte al bandido Lucio Montero, ese hijo del Maligno. Sólo así se explica que lo hayan visto a la misma hora en dos lugares. Pero, hoy, Dios ha oído nuestras súplicas, aunque quién sabe si en el último momento, cuando la sogá nuble las

le martyre des tripes arrachées avec une aiguille d'alfatier, ou dans l'offrande du corps aux mouvements saccadés d'une scie qui le sectionnait en deux comme une grenade.

Un doux soleil caressait les collines vertes et distantes, et ses doigts tièdes entraient dans la cellule où Juan Montero, avec une plume d'oiseau, écrivait le tremblement du péché dans les chairs de jacinthe d'une jeune fille violée en rêve par le serpent. Mais, en se réveillant, elle trouvait le corps d'un beau garçon, et, en se réveillant encore plus, elle découvrait l'étreinte de l'air avec ses ailes de moineau posées sur son ventre. Juan Montero releva la tête et ses mains délicates soutinrent sa mâchoire. Il contempla les feuillages lointains, le visage doré de la soirée, la fumée des cheminées des paysans de la contrée, et la brise du blé dispersa le tintement des clochettes du troupeau. Il revêcut l'époque lointaine de Virgile et un arôme de paix, d'une paix profonde, l'éleva vers les nuages que peuplent l'aigle et les vents qui chevauchent sur le dos d'autres vents. Il fut distrait par le tintement de cloche qui venait de la vallée. Il n'y avait pas de morts, même s'il était possible que le maître des vies et des biens, pour servir d'exemple à de pauvres gens tenus en laisse comme des lévriers, eût mis en pièces à coups de masse l'insurgé, le mendiant ou le vagabond qui, mal intentionné, parcourt ses champs. Mais alors la mort ne s'annonce pas d'une main de bronze car le corps habité d'une âme pécheresse reposera seulement dans une boue anonyme. J'étais plongé dans ces réflexions quand on frappa à ma porte, j'ai dit: entrez, et le serviteur me dit que l'abbé vous appelle. Longtemps j'avais espéré qu'il me confiât le sermon de septembre pour prouver, une fois pour toutes, que ma voix dépasse celle de Frère Antonio et celle de tous les moines du royaume, y compris ces mendiants puants qui cachent leur orgueil et leur fierté sous des habits d'escot. Asseyez-vous, frère Juan. Je vis son visage sérieux, et je vis ses yeux de verre gelé, et une telle parcimonie de statue ne me fit rien présager de bon. Sa respiration entrecoupée sortait d'un ventre gonflé, et son corps de crapaud s'agita. Dans un premier temps je pensai que c'était l'envie, la maudite envie qui souriait sur ses lèvres vindicatives. Car ses paroles étaient furieuses quand, pendant la messe, il demandait à Dieu d'apporter la mort au bandit Lucio Montero, ce fils du Malin. C'est seulement ainsi qu'on explique qu'on l'ai vu au même moment dans deux endroits différents. Mais, aujourd'hui. Dieu a entendu nos prières, bien que, qui sait si au dernier moment quand la corde assombrira ses choses et que l'air sera un poisson dans

cosas y el aire sea un pez en los pulmones, le ha de llegar la luz del arrepentimiento y, con ella, el perdón del Todo Misericordioso. Sepa que su hermano será muerto en la ciudad de los escarmientos. Colocarán el cuello en una sogá trezada y el verdugo retirará el escabel de los pies. Esto es lo que han anunciado las campanas. El primer toque significaba la sorpresa y los restantes la alegría, ese gozo que, con toda seguridad, usted también comparte.

Caminaba bien erguido, escanciando los pasos, y era su rostro una máscara de arcilla. Yo quería ver en ella la desesperación o el miedo, pero su mirada sólo desprecio contenía. La gente se estrujaba en las callejuelas y sus ojos saltaban y había en el aire un rumor semejante al que produce una nube de moscones. Leguas anduve pregonando la orden real. Tenía los pies rajados de tanto patear caminos, pueblos y ciudades, siempre con el tambor a cuestras y siempre con la misma historia. Pero la historia venía por el aire. Tiempo hacía que por estos pagos no levantaba tanta polvareda el ahorcar a un hombre. Me llegaba a los mesones y, después de bien regado el gznate, tocaba el tambor en medio de la plaza, este tambor de cuero de buey y madera de roble. Pero todos conocían tan bien como yo el bando, y sólo les interesaba saber cómo y cuándo lo habían atrapado. Y yo dale a la sin hueso, y las palabras se enmarañaban y perdían la memoria. Pero lo que me impresionó fue el ver a tanta gente en las calles el día del ahorcamiento. Recorrieron las sombras de la noche acompañados del ladrido de los perros salvajes. Con cachavas corvas y guadañas afiladas vinieron de los confines que ignoran la palabra y todo lo miraban con ojos muy chiquitos, y yo me decía, aquí va a pasar algo a pesar de tanto escudo y de tanta lanza, aquí va a pasar algo, me decía. Hubo un momento en el que todo se calló y él como si nada, pisando ese silencio, despacito, el hijo de su madre, que parece que estoy viendo sus botas de caña alta claveteando el miedo. Fue para mí un alivio divisar el patíbulo y tener la certeza de que, bien pronto, aquellas piernas arqueadas danzarían por el aire.

No quiero confesión, dijo. En un primer momento creímos que lo mejor era quemarlo en la plaza como a un vulgar perro judío, embrearlo bien y chamuscarlo como a un guarro, y que aullara, que aullara para que sirviese de escarmiento. Pero recordamos que era hermano del predicador Juan Montero y pensamos que no convenía tamaño castigo.

les poumons, la lumière du repentir ne lui arrivera pas et, avec elle, le pardon du Tout Miséricordieux. Sachez que votre frère sera exécuté dans la ville des châtiments. Ils placeront son cou dans une corde tressée et le bourreau retirera l'escabeau sous ses pieds. C'est ce que les cloches ont annoncé. La première sonnerie signifiait la surprise et les autres la joie, ce plaisir que, très certainement, vous partagez également.

Il avançait bien droit, en scandant le pas, et son visage était un masque d'argile. Je voulais y voir le désespoir ou la peur, mais son regard contenait seulement du mépris. Les gens se pressaient dans les ruelles, leurs yeux saillaient, et il y avait dans l'air une rumeur semblable à celle que provoque un nuage de mouches à viande. Je marchai des lieues en annonçant l'ordre royal. J'avais les pieds crevassés à force de fouler les chemins, les villages et les villes, toujours avec le tambour sur le dos, et toujours avec la même histoire. Mais l'histoire arrivait par les airs. Cela faisait longtemps que dans cette région la pendaison d'un homme ne soulevait pas un tel nuage de poussière. J'arrivais aux auberges et, après avoir bien arrosé mon gosier, je battais le tambour au milieu de la place, ce tambour en peau de bœuf et en bois de chêne. Mais tous connaissaient l'édit aussi bien que moi, et ça les intéressait seulement de savoir comment et quand ils l'avaient pris. Et moi de laisser aller ma langue, les mots s'emmêlaient et perdaient la mémoire. Mais ce qui m'impressionna fut de voir autant de gens dans les rues le jour de la pendaison. Ils parcoururent les ombres de la nuit accompagnés des aboiements des chiens sauvages. Avec des bâtons courbés et des faux affilées ils vinrent des confins qui ignorent la parole et ils regardaient tout avec de très petits yeux, et moi je me disais, ici il va se passer quelque chose malgré tous ces boucliers et toutes ces lances, ici il va se passer quelque chose, je me disais. Il y eut un moment où tout se tut et lui, comme si de rien n'était, foulant ce silence, lentement, ce fils de sa mère, il me semble que je vois ses bottes à tige haute clouant la peur. Ce fut pour moi un soulagement d'apercevoir la potence et d'avoir la certitude que, bientôt, ces jambes arquées danseraient dans l'air.

Je ne veux pas me confesser, dit-il. Dans un premier temps nous avons cru que le mieux était de le brûler sur la place comme un vulgaire chien juif, bien le goudronner et le faire flamber comme un cochon, et qu'il hurle, qu'il hurle pour que cela serve d'exemple. Mais nous nous sommes rappelés qu'il était le frère du prédicateur Juan Montero et nous avons pensé qu'un tel châtiment ne convenait pas.

La lujuria es el cepo más seguro que no mortifica el cuerpo y Lucio Montero es muy dado a la dulce montura de mujer. Busquemos una Dalila que acaricie con atadura de muerte el rijo de este hijo de Belcebú. Nadie como la Adela con unos pechos que se inflan al viento de los ojos. ¡Quién puede olvidar su cintura que se cimbreo como agua de arroyo en primavera, y la mirada llena de lumbre...! He aquí al diablo.

Galopa, trota, anda, galopa y trota, y ni un pozo, los muy cabrones mordiéndome los zancajos, los hijos de la gran puta, y este caballito pura baba, los ijares están a punto de estallar, aquí polvo y brasa, y el caballo un sudor que palpita en el vientre, ni lomas, ni barrancos, ni un bosque, sólo esta llanura de cantos y arena blanca, y el aire una candela que se enreda, que tenía que romperse la sogo por alguna parte, pero me cegó la gitana, me acercaba al pueblo de noche y la llevaba en la grupa al ventorro y allí folgaba hasta el canto de los gallos, como quien dice los tengo pegaditos, en aquella nube de polvo vienen, cosidos a los talones, y ella me esperaba con una vela encendida en la ventana, la muy zalamera, que en mi casa lo saben, pero son como tumbas, aunque tanto ir y venir ha de ser cántaro en la fuente, que mejor tú que un arriero o que un mercader, que son la avaricia misma, eso dicen, y tú eres para mí el mundo, me enseñaste a sentir las palabras, y esas manos me descubrieron los secretos de las caricias, además, temen tu espada y temen a tus hombres, y a los otros, los que manejan puñales ocultos, mis padres, digo, temen todo eso.

Su cuerpo era igualito a esos hierros que atraen a otros hierros. Algo así debe de ser el amor. Yo sabía todo, pero me encontraba entre la espada y la pared. Que no sospeche nada, me decía mi padre, y como para dar más fuerza a las palabras mostraba una bolsa llena de plata y, luego, con el dedo pulgar, hacía ademán de rebanarse el pescuezo. Aquella noche estuve a punto de apagar la vela, pero tenía miedo, mucho miedo. Mi salvación estaba en tus manos, no en las de ellos, que eran como sombras cercando la garganta. Recorrí tu cuerpo con labios de amapola negra, y quería hablar con los ojos, y con el vientre, y con aquel silencio que era llorar por dentro, llorar y no poder llorar. Oí el trote de los caballos, lo adiviné antes de que espantara mis oídos y le dije, huye, que hoy es la trampa, huye, te dije, y cogiste el puñal, y te miraste en mí, y en silencio te

La luxure est le piège le plus sûr car l'homme qui ne mortifie pas son corps y vit, et Lucio Montero a un grand penchant pour la douce monture de la femme. Cherchons une Dalila qui caresse avec un ruban de mort la concupis-
cence de ce fils de Belzébuth. Personne ne vaut la belle Adela et sa poitrine qui gonfle au vent des yeux. Qui peut oublier sa taille qui vibre comme l'eau d'un ruisseau au printemps, et son regard plein de flammes...! C'est le diable.

Galoper, trotter, marcher, galoper et trotter, et pas même un puits, et ces beaux salauds qui sont sur mes talons, les sales fils de pute, et ce pauvre cheval n'est plus que bave, ses flancs sont sur le point d'éclater, ici tout n'est que poussière et braise, et le cheval une sueur qui palpète dans le ventre, pas de collines, ni de ravins, ni de bois, seulement cette plaine de cailloux et de sable blanc, et l'air est un feu qui s'emmêle, le fil de la chance devait bien se rompre à un moment, mais la charmeuse m'aveugla, la nuit je m'approchais du village et je l'emmenais sur la croupe à l'auberge et je m'y divertissais jusqu'au chant des coqs, comme qui dirait ils me collent bien, ils arrivent dans ce nuage de poussière, accrochés à mes talons, et elle m'attendait avec une bougie allumée à la fenêtre, la belle enjôleuse, chez moi ils sont au courant, mais ils sont comme des tombes, bien que tant d'allées et venues devaient fluir comme la cruche à l'eau, il vaut mieux que ce soit toi plutôt qu'un muletier ou un marchand, qui sont l'avarice même, c'est ce qu'on dit, et pour moi tu es le monde, tu m'as appris à sentir les mots, et ces mains m'ont révélé les secrets des caresses, en plus, ils craignent ton épée et ils craignent tes hommes, et les autres, ceux qui manient des poignards cachés, mes parents, dis-je, craignent tout cela.

Son corps était tout comme ces fers qui attirent d'autres fers. Ça doit être quelque chose comme ça l'amour. Moi je savais tout, mais je me trouvais entre l'enclume et le marteau. Qu'il ne se doute de rien, me disait mon père, et comme pour donner plus de poids à ses mots il montrait une bourse pleine d'argent et, ensuite, avec le pouce, il faisait mine de se couper le cou. Cette nuit-là j'ai été sur le point d'éteindre la bougie, mais j'avais peur, très peur. Mon salut était entre tes mains, pas entre les leurs, qui étaient comme des ombres autour de la gorge. J'ai parcouru ton corps avec des lèvres de coquelicot noir, je voulais parler avec les yeux, avec le ventre, et avec ce silence qui faisait pleurer de l'intérieur, pleurer sans pouvoir pleurer. J'ai entendu le trot des chevaux, je l'ai deviné avant qu'il n'effraie mes oreilles, et je lui ai dit, fuis, c'est aujourd'hui le piège, fuis, t'ai-je dit, tu as pris le poignard, tu t'es regardé en moi, et en

fuiste para siempre, en el caballito de nuestras noches te fuiste. En la alcaoba del amor entraron y me dieron las últimas monedas que mi padre, sonriendo, introdujo en la bolsa de cuero.

Lucio Montero habría de caminar siete días con sus noches en los páramos donde nada crece buscando una salida en el laberinto de los vientos. Acabó la cecina que en el arzón llevara y la boca se llenó de sal y de tierra en el galope de los ríos invisibles. El caballo agonizó doblando las temblorosas rodillas y dejando caer el cuerpo sobre un costado. Alargaba la cabeza, y el belfo buscaba la humedad de los montes por donde venía el corazón redondo de la noche. Pero los montes eran sólo una mosca dentro de los ojos.

Viniste a mi celda, o te dijeron que vinieras a esta celda que los guardianes llaman del bandido. Pero tú no sabes que las sombras tienen colores y que el chillido de las ratas se arquea como el lomo del pavor. Lo tuyo es lamer culos y escapularios, serpiente de mierda. Dices que soy sangre de tu sangre e intentas conmovirme con el recuerdo de la niñez. Veo que has olvidado el hacinamiento de hombres, mujeres y niños en los pajares, y el tamo de la trilla, y los sabañones ulcerados. Yo recuerdo la fatiga, el hueso de la fatiga, y a un señor montado en un caballo blanco, y el señor tenía una tralla, recuerdo... Todo lo recuerdo porque me llenaron de olvido. Y el hombre que galopa en el caballo blanco se acercaba a nuestra choza y decía al padre que fuera no sé dónde. Y tú viste cómo el señor de la tralla se montaba en el cuerpo de la madre, y tú oíste: menos remilgos, que bien te gusta retozar, potrilla orgullosa, y gritaste cuando yo estaba a punto de hincarle la horca, gritaste, y aquel día te nombró su recadero. Más tarde, te llevó a la abadía, y yo, pies y más pies, me dediqué a hurtar carbón y grano, y a espiar de lejos la modorra de los banquetes para alzarme con las sobras. Déjate de aspavientos y vete con ese crucifijo del diablo a la purísima mierda, bola de sebo. Sí, llama al guardián antes de que te rompa la crisma, hijo de puta.

El bandido Lucio Montero acaba de ser ejecutado en la Plaza Mayor. Permanecerá colgado hasta que buitres y cuervos dejen que el aire pula el esqueleto. Quien osare descolgar este cuerpo será emparedado por delito de alta traición. Callaron las palabras, y, al instante, sonaron los tambores, y era su voz el trote de las olas de la piedra. Y se callaron también los tambo-

silence tu es parti pour toujours, sur le petit cheval noir de nos nuits tu es parti. Ils sont entrés dans l'alcôve de l'amour et ils m'ont donné les dernières pièces que mon père, en souriant, a introduites dans la bourse en cuir.

Lucio Montero devrait cheminer pendant sept jours et sept nuits sur ces terres désertiques où rien ne pousse en cherchant une sortie dans le labyrinthe des vents. Il finit la viande séchée qu'il emportait dans l'arçon et sa bouche se remplit de sel et de terre dans le galop des rivières invisibles. Le cheval agonisa en pliant ses genoux tremblant et en laissant choir son corps sur le côté. Il allongea la tête, et sa lèvre recherchait l'humidité des montagnes d'où venait le cœur rond de la nuit. Mais les montagnes étaient seulement une mouche dans ses yeux.

Tu es venu dans ma cellule, ou ils t'ont dit de venir dans cette cellule que les gardiens appellent cellule du bandit. Mais toi tu ne sais pas que les ombres ont des couleurs et que le cri des souris se cambre comme le dos de la peur. Ton rayon c'est de lécher les culs et les scapulaires, serpent de merde. Tu dis que je suis du sang de ton sang et tu essaies de m'émouvoir avec des souvenirs d'enfance. Je vois que tu as oublié l'entassement des hommes, des femmes et des enfants dans les paillers, la poussière du battage, et les engelures ulcérées. Moi je me souviens de la fatigue, de l'os de la fatigue, et d'un monsieur monté sur un cheval blanc, et le monsieur avait un fouet, je me souviens... Je me souviens de tout parce qu'ils m'ont rempli d'oubli. Et l'homme qui galopait sur le cheval blanc s'approchait de notre cabane et disait au père d'aller je ne sais où. Et toi tu as vu comment le monsieur au fouet montait sur le corps de la mère, tu as entendu: moins de manières, comme tu aimes batifoler, fière pouliche, et tu as crié quand j'étais sur le point de lui planter la fourche, tu as crié, et ce jour-là il t'a nommé son commissionnaire. Plus tard, il t'a emmené à l'abbaye, et moi, après bien des errances, j'ai passé mon temps à voler du charbon et du grain, et à épier de loin l'engourdissement des banquets pour m'emparer des restes. Arrête tes simagrées et va te faire foutre en toute pureté avec ce crucifix du diable, boule de graisse. Oui, appelle le gardien avant que je ne te casse la figure, fils de pute.

Le bandit Juan Montero vient d'être exécuté sur la Plaza Mayor. Il restera pendu jusqu'à ce que les vautours et les corbeaux laissent le vent pourrir le squelette. Quiconque osera décrocher ce corps sera enfermé pour délit de haute trahison. Les mots se turent, et, au même moment, les tambours sonnèrent, et leur voix était le trot des vagues de la pierre. Et les tambours se turent égale-

res, y el silencio se extendió por el aire, y las nubes de moscas azules voltearon los cerros, y llovió por tres días y tres noches en la piel interminable de las tierras altas.

Él se lo buscó. Yo hice lo posible, pero era un blasfemo, entraña de Satanás. Que Dios cumpla con su deber. Ya está más cerca el monasterio. Juan Montero sintió que el aire olía a hierba húmeda, y pasó la lengua por los labios, y la lengua no sabía a polvo. Y Juan Montero pensó que quizá, quizá, ahora sí, el abad me confíe el sermón de septiembre.

ment, et le silence se répandit dans l'air, et les nuages de mouches bleues tourbillonnèrent au-dessus des collines, et il a plu durant trois jours et trois nuits sur la peau interminable des hautes terres.

Il l'a cherché. Moi j'ai fait mon possible, mais c'était un blasphémateur, un viscère de Satan. Que Dieu fasse son devoir. Le monastère est déjà plus proche. Juan Montero réalisa que l'air sentait l'herbe humide, se passa la langue sur les lèvres, et sa langue n'avait pas le goût de poussière. Et Juan Montero pensa que peut-être, désormais oui, peut-être que l'abbé me confiera le sermon de septembre.

Tras la ventana

*La llama, unos ojos,
La noche,
Yo..., el espejo.
(Brandelo)*

Se detuvo y contempló maravillado la gruesa y alta muralla que flanqueaba el curso del río. Admiró las ligeras y elevadas torres de la catedral y la sucesión despareja de tejados y campanarios. Había sido un alumbramiento, a pesar de que en la infancia recorriera muchas veces las tierras pedregosas y onduladas que empujan el horizonte hasta orillar la ciudad que trepa por el cerro.

Sacudió el cuerpo como mula aterida después de una lluvia recia. Caminó hasta alcanzar el pretil de piedra sillar donde apoyó la espalda y la bolsa de los papeles, de la tinta y de la flauta. Se quitó el sombrero, lo estrujó con las manos grandes, que previamente había frotado en los sobacos, y lo golpeó en el murete. Lo rehizo aplastando las alas y abombando el hueco de la cabeza, y se meció la melena antes de calárselo. Permaneció inmóvil, como estatua reolada en la sombra que descendía difuminando los tejados y enredándose en la chopera desnuda. El viento racheado, que se había llevado la lluvia, lo estremeció, y en su tembladera estuvo a punto de perder en la corriente atropellada la bolsa de cuero. Se la terció debajo de la manta a guisa de pastor y se encaminó hacia la Puerta del Recodo. Solo el chancleteo de sus botas sonaba en el atardecer sin pájaros. Siguió por la costanilla, y al cruzar la puerta de piedra la respiración se le atoró asfixiando los jadeos y se recostó en una tapia. El aire traía el olor de la encina que arde, del sebo derretido y del orín, y traía el silencio raído por ecos lejanos. Llegó a la plazoleta de la catedral, respiró hondo y se sentó en un banco semejante al que aparecía en sus sueños tristes, pero pronto la humedad le obligó a levantarse. Tendría que voltear el cerro y descender a la callejuela de los figones. Oyó el aleteo de los cernícalos, y oyó los raspazos del viento en las campanas, y el ladrido esquinado de un perro. Atravesó la plaza del mercado y dobló camino de la Cuesta de los Cesteros

Derrière la fenêtre

*La flamme, un regard,
La nuit,
Moi..., le miroir
(Brandelo)*

Il s'arrêta et contempla, émerveillé, la large et haute muraille qui flanquait le cours de la rivière. Il admira les tours hautes et légères de la cathédrale et la suite dépareillée de toits et de clochers. Cela avait été un éblouissement, bien que dans son enfance il eût souvent parcouru ces terres rocailleuses et ondulées qui repoussent l'horizon jusqu'au bord de la ville adossée à la colline.

Il secoua son corps comme une mule atterrée après une forte pluie. Il avança jusqu'au parapet en pierre de taille où il reposa son dos et le sac avec les papiers, l'encre et la flûte. Il retira son chapeau, le tordit de ses grandes mains qu'il avait auparavant frottées sous ses aisselles, et le frappa contre le muret. Il le remit en forme en aplatissant les bords et en bombant le creux de la tête, et secoua sa chevelure avant de l'enfoncer sur sa tête. Il resta immobile, comme une statue rougeoyante dans l'ombre qui descendait en estompant les toits et en s'enveloppant dans la peupleraie dénudée. Le vent qui soufflait en rafales avait emporté la pluie et le fit frissonner, et dans son tremblement il fut sur le point de perdre son sac en cuir dans les remous du courant. Tel un berger, il le mit en bandoulière sous son plaid et se dirigea vers la Porte du Méandre. Seul le claquement de ses bottes résonnait dans le soir sans oiseaux. Il continua dans la ruelle en pente et lorsqu'il passa la porte en pierre, l'air lui manqua, étouffant ses halètements, et il s'appuya contre un muret. La brise apportait une odeur de chêne brûlé, de graisse fondue et d'urine, et le silence traversé d'échos lointains. Il arriva à la petite place de la cathédrale, respira profondément et s'assit sur un banc qui ressemblait à celui qui apparaissait dans ses rêves tristes, mais rapidement l'humidité l'obligea à se relever. Il devrait contourner la colline et redescendre dans la rue des tavernes. Il entendit les battements d'ailes des faucons, et il entendit les frottements du vent dans les cloches, et l'aboïement déplaisant d'un chien. Il traversa la place du marché et tourna vers la Rampe-

en busca del Figón de los Tilos, si aún existía, porque él había abandonado la ciudad hacía quince años.

Recuerda los pasos en la madrugada de aquella noche, y su miedo, y las amenazas que le avisaron de las consecuencias de un amor cizañero. Desde aquel amanecer nada supo de ella hasta que las cigüeñas le trajeron el libro del amor con unas letras rojas mariposeando en un corazón de tinta china. Había huido a la tierra donde los horizontes se rompen en busca del olvido que propicia la distancia, pero ésta convirtió los recuerdos en una presencia insomne. En la página en blanco del libro del amor le anunciaban el tiempo del regreso, y así fue como desanduvo los treinta días de pies lla-gados que alivió con agua salada y orina. La soledad de los mesones azuzó el encono e imaginó venganzas, e inventó paraísos que la tenacidad o la fortuna permitirían recobrar.

Bolenda llamaban al lugar, y a él, Brandelo el Forastero, o Brandelo el Poeta. También Bolenda se alzaba en un cerro coronado por hayas y robles, y también la circundaba un río de espalda ancha. Era tierra de lluvia, de casas de piedra y tejados de pizarra, de campanarios y mujeres recatadas en público, soñadoras en el crepúsculo de las velas y ardientes en las alcobas de las noches oscuras. En la ciudad del olvido continuó enseñando el arte de la Retórica, el significado oculto de las palabras y tocando la flauta memoriosa en los atardeceres de lumbre. En poco o en nada cambió su figura, siempre con el sombrero rematando su apostura envuelta en una manta ruana, como si fuese la huella que le vinculara con su historia, incluso con el pasado más lejano, cuando todavía bien chiquito viajaba en carromatos tirados por mulos matalones. Supo lo que otros le contaron y a duras penas si consigue vislumbrar largos corredores, techos altos y atardeceres de cielos grises. Él está solo en un patio y ve gorriones que brincan en la nieve en torno a una cama de basura. Recuerda sus zapatos empapados de agua sucia y un hilo de orina bajando por el muslo. Quizá sienta aún aquel frío viejo que llenaba de ronchas moradas la piel, y el hormigueo de vidrio en los pies, pero puede que sean otros fríos los que cruzan los campos de una memoria de contornos confusos. Como sucede con ese golpe sordo en el oído que regresa y regresa en las pesadillas con su rutar de avispa. No podría asegurar si se lo propinó el profesor de latín del seminario de Cantula o si lo ha imagi-

des Vanniers, à la recherche de la Taverne des Tilleuls, si elle existait toujours, car il avait abandonné la ville quinze ans auparavant.

Il se souvient des pas au petit matin cette nuit-là, et de sa peur, et des menaces qui l'avertirent des conséquences d'un amour semeur de discorde. Depuis ce matin-là il ne sut rien d'elle, jusqu'à ce que les cigognes lui apportent le livre de l'amour avec des lettres rouges qui papillonnaient dans un cœur à l'encre de Chine. Il avait fui vers la terre où les horizons se brisent en quête de l'oubli facilité par la distance, mais celle-ci transforma les souvenirs en une présence sans repos. Sur la page blanche du livre de l'amour on lui annonçait le temps du retour, et c'est ainsi qu'il refit en sens inverse les trente jours de marche, les pieds couverts de plaies qu'il soulagea avec de l'eau salée et de l'urine. La solitude des auberges attisa sa rancune et il imagina des vengeance, et inventa des paradis que la ténacité ou la fortune lui permettrait de retrouver.

Bolenda, c'est comme ça qu'on appelait l'endroit, et lui, Brandelo l'Etranger, ou Brandelo le Poète. Bolenda se dressait sur une colline couronnée de hêtres et de chênes, et une rivièreaux larges épaules la contournait. C'était une terre de pluie, de maisons en pierre et aux toits en ardoises, de clochers et de femmes réservées en public, rêveuses dans le crépuscule des bougies et ardentes dans les alcôves des nuits sombres. Dans la ville de l'oubli, il continua à enseigner l'art de la Rhétorique, le sens caché des mots, et à jouer de la flûte du souvenir dans les soirées embrasées. En un rien de temps il changea d'aspect, toujours avec son chapeau qui couronnait son allure enveloppée dans un plaid, comme si c'était la marque qui le liait à son histoire, et même à son passé le plus lointain, quand, encore tout petit, il voyageait dans des roulottes tirées par des mulets efflanqués. Il sut ce que d'autres lui racontèrent et c'est à grande-peine qu'il parvient à entrevoir de longs couloirs, des toits élevés et des tombées du jour aux ciels gris. Il est seul dans une cour et voit des moineaux qui sautillent dans la neige autour d'un tapis de poubelles. Il se souvient de ses chaussures trempées d'eau sale et d'un filet d'urine descendant le long de sa cuisse. Peut-être qu'il sent encore ce vieux froid qui couvrait sa peau d'éruptions cutanées violacées, et le fourmillement de verre dans ses pieds, mais il se peut que ce soient d'autres froids qui traversent les territoires d'une mémoire aux contours confus. Comme cela arrive avec ce coup sourd dans l'oreille qui vient et revient dans ses cauchemars, avec son bourdonnement d'abeille. Il ne pourrait affirmer si c'est le professeur de latin du séminaire de Cantula qui le

nado. Allí lo llevaron los caldereros, los mismos que un día le libraron del hospicio que aparece y desaparece en el agitado dormir de sus noches que solo un grito azogado consigue calmar. Puede recordar días alegres y días amargos, tiempos de hartura y tiempos de hambre, revivir el cansancio de senderos sinuosos que son un sendero que se persigue con obstinación, de Zolenda a Cordinio y a Numares, voltear el páramo, y otra vez a Zolenda... Está cerca del Figón de los Tilos y aviva el paso. Siente que la desazón, que nunca le ha abandonado, le hostiga especialmente en esta noche de luna llena que gira un viento afilado. Es una sensación vaga, sedimento de una soledad que en vano intenta conjurar con un mundo de fantasía.

La encontró en la dulce sonrisa de unos ojos tras los cristales de una ventana. Creyó haber hallado en aquella mirada de espejo la llave que le abriría la puerta del seminario de Cantula, pero no tardaría en comprender que una cosa puede ser a la vez ella y su contraria, e iba a hacerlo con la cruel indiferencia inherente a todo lo que se manifiesta como inevitable. Supo entonces que el amor le otorgaba la libertad y al mismo tiempo le envolvía con una red de niebla. No otro había sido el tema de *La piedra y el agua*, obra que le había consagrado como el poeta que con mayor hondura había recorrido los territorios del amor y de la ausencia, aunque cada verso no era nada más que una carta en espera de otra carta.

La llama oscilante de un farol le devolvió al presente. Al cruzar el dintel del Figón de los Tilos sintió el mismo olor a aceite quemado y a encina mojada que conservaba en el recuerdo. Allí estaban también los candiles colgados con cuerdas de unos hierros, alargando y menguando las sombras. Se ha sentado junto al fuego después de extender la manta y el sombrero en el saliente curvado de tres clavos. Le han servido una escudilla de caldo, que quema y pica, unas rebanadas de pan que muerde con fuerza, y unas tajadas de cecina que acompaña con un jarro de vino tinto. Un perro desmedrado, de pelo ralo y arratonado, se le acerca y le olisquea. El mesonero ha chascado la lengua y el perro vuelve al lado de su dueño, se apoya en sus patas y arquea el lomo abriendo la boca.

Mas todo esto lo está imaginando en esta tarde revolvedora de sombras e hilos de carámbano. Él no se llama Brandelo ni al lugar le dicen

lui a asséné ou s'il l'a imaginé. C'est là-bas que l'emmenèrent les chaudronniers ambulants, les mêmes qu'un jour le libérèrent de l'orphelinat qui apparaît et disparaît dans le sommeil agité de ses nuits que seul un cri étouffé peut calmer. Il peut se remémorer les jours heureux et les jours amers, les époques d'abondance et les époques de faim, revivre la fatigue des chemins sinueux, chemin que l'on poursuit avec obstination, de Zolenda à Cordino et à Numares, survoler l'étendue désertique, et de nouveau à Zolenda... Il approche de la Taverne des Tilleuls et accélère le pas. Il sent que le malaise, qui ne l'a jamais abandonné, le harcèle tout particulièrement dans cette nuit de pleine lune où tourbillonne un vent mordant. C'est une sensation vague, vestige d'une solitude qui essaie de conjurer en vain un monde de fantaisie.

Il la rencontra dans le doux sourire d'un regard derrière les vitres d'une fenêtre. Il crut avoir trouvé dans ce regard en miroir la clé qui lui ouvrirait la porte du séminaire de Cantula, mais il ne tarderait pas à comprendre qu'une chose peut être à la fois son contraire, et il allait le faire avec la cruelle indifférence inhérente à tout ce qui se manifeste comme inévitable. Il sut alors que l'amour lui accordait la liberté en même temps qu'il l'enveloppait dans un filet de brouillard. C'était le thème même de *La pierre et l'eau*, oeuvre l'ayant consacré comme le poète qui, le plus profondément, avait parcouru les territoires de l'amour et de l'absence, bien que chaque vers ne soit rien d'autre qu'une lettre en attente d'une autre lettre.

La flamme oscillante d'un lampadaire le ramena dans le présent. En passant sous le linteau de la Taverne des Tilleuls, il sentit la même odeur d'huile brûlée et de chêne mouillé qu'il gardait en mémoire. Les lampes à huile, suspendues par des cordes à des crochets en fer, allongeant ou raccourcissant les ombres, étaient là aussi. Il s'est assis près du feu après avoir étendu son plaid et son chapeau sur l'arrondi formé par trois clous qui dépassaient du mur. On lui a servi une écuelle de bouillon, chaud et relevé, des tartines de pain dans lesquelles il mord avec force et quelques tranches de viande séchée qu'il accompagne d'un pichet de vin rouge. Un chien chétif, au poil rare et rongé par les souris, s'approche de lui et le renifle. L'aubergiste a fait claquer sa langue et le chien retourne auprès de son maître, s'appuie sur ses pattes et fait le gros dos en ouvrant la bouche.

Mais tout cela, il est en train de l'imaginer dans cette après-midi qui trouble les ombres et les fils de glace. Lui ne s'appelle pas Brandelo, on n'appelle

Bolenda, y sólo ha escrito epigramas que en vez de fama y sustento le han proporcionado injurias y bastonazos. Se toca con un sombrero y se envuelve en una manta ruana, pero él no es alto, ni calza botas de cuero firme y suelas gruesas, sino abarcas rajadas que afaná en una solana de Tordino. Maldice la joroba que le aplasta contra el suelo y que sólo sirve como objeto de chanza o dispensador de suerte, cual reliquia de santo. Está sentado en el tabuco que ha sido su refugio desde la madrugada en que buscó apaciguar la saña de tantas vejaciones, y de eso hace ya quince años. Tiene en la mesa camilla las hojas que va llenando de historias que nunca consigue terminar. Por el ventanuco ve pasar el vuelo de las urracas y el rodar sin rostro de los días.

A veces describe a Colinda bella y ardiente, con los cabellos que huelen a ámbar y que sólo puede acariciar en los sueños prohibidos. Son negros los cabellos, con el reflejo metálico de los tordos; o rubios como el de esas mujeres que pintan en las tablas de las iglesias, o taheños como la hembra de los pecados. Imagina pechos redondos y prietos como duraznos tempranos, caderas anchas y vientres generosos, y siempre una sonrisa manchada en un mirar verde que suspira en labios de cereza y voz quebrada.

Sin embargo, la verosimilitud de la historia le dicta que, después de tantos años, Colinda tiene ya un cuerpo que empuja los contornos del aire abombado que lo envuelve y una sonrisa de húmedo extravío. Ya no le sirven las palabras de otro tiempo, ni el escenario de candiles perfumados, ni los versos aprendidos en los florilogios del amor. Quizá deba decirle a Brandelo el Forastero que termine su cena de mesón arriero y que, al clarear la mañana, vaya en busca de la vela encendida tras la ventana para contemplar la sonrisa del rostro de Colinda, su sonrisa de alba y penumbra, mensajera de los goces del amor. Él, antes de que Brandelo llegue a la plaza, entornará los cuartillos que sellan la sombra y hará oír las campanadas de los ruidos madrugadores, y hará descender el silencio que inmoviliza el espacio y el tiempo. Entonces, Brandelo el Poeta se sentará en un banco de piedra para mitigar su tristeza con los aires de musgo de una flauta.

Pero tal vez su existencia de poeta menor, de bufón y mendigo no sea menos digna de canto. Él también conoce el orgullo a pesar de ese cuerpo canijo que espanta al amor, porque no será agraciado ni fuerte, pero si hay que defender lo que a él solo está destinado, a nadie cede en coraje, y si no,

pas non plus l'endroit Bolenda, et il a seulement écrit des épigrammes qui, faute de gloire et de pitance lui ont procuré injures et coups de bâton. Il se coiffe d'un chapeau et s'enveloppe dans un plaid, mais il n'est pas grand, ne porte pas de bottes en cuir solide avec de grosses semelles, mais des sandales fendillées qu'il avait fauchées dans une verrière à Tordino. Il maudit la bosse qui l'écrase contre le sol et n'est qu'objet de raillerie ou porte bonheur, telle une relique de saint. Il est assis dans le réduit qui a été son refuge depuis ce petit matin où il avait essayé d'apaiser sa fureur causée par tant de vexations, il y a déjà quinze ans de cela. Il a sur sa table les feuilles qu'il remplit peu à peu d'histoires qu'il n'arrive jamais à finir. Par la lucarne il voit passer le vol des pies et le cours sans visage des jours.

Parfois il décrit Colinda belle et ardente, une odeur d'ambre émanant de ses cheveux qu'il ne peut caresser que dans les rêves interdits. Ils sont noirs ces cheveux, avec le reflet métallique des grives; ou blonds, comme ceux de ces femmes, peintes sur les panneaux des églises, ou roux comme la fille des péchés. Il imagine des seins ronds et fermes comme des pêches précoces, des larges hanches et des ventres généreux, et toujours un sourire qui déteint dans un regard vert, qui soupire dans des lèvres de cerise, et une voix cassée.

Cependant, la vraisemblance de l'histoire lui dicte que, après tant d'années, Colinda a déjà un corps qui repousse les contours de l'air bombé qui l'enveloppe et un sourire humide d'égarément. Les mots d'une autre époque ne lui servent plus, ni le décor des lampes à huile parfumées, ni les vers appris dans les florilèges de l'amour. Peut-être devrait-il dire à Brandelo l'Étranger de terminer son dîner d'auberge de muletier et, au point du jour, de partir à la recherche de la bougie allumée derrière la fenêtre pour contempler le sourire du visage de Colinda, son sourire d'aube et de pénombre, messenger des plaisirs de l'amour. Lui, avant que Brandelo n'arrive à la place, entrebâillera les volets intérieurs qui scellent l'ombre, fera entendre les cloches des bruits matinaux, et fera descendre le silence qui immobilise l'espace et le temps. Alors, Brandelo le Poète s'assiera sur un banc de pierre pour apaiser sa tristesse dans les airs de mousse d'une flûte.

Mais peut-être que son existence de poète mineur, de bouffon et de mendiant, n'est pas moins digne d'être chantée. Lui connaît aussi la fierté malgré ce corps chétif qui effraie l'amour, parce qu'il n'est peut-être ni gracieux ni fort, mais s'il faut défendre ce qu'il a pour lui, son courage est sans égal, et si non,

que se lo pregunten al mozo que calzaba botas de cuero, se tocaba con un sombrero de ala ancha y cobijaba su tiritar en una manta ruana. Recuerda los ojos y la boca de ella tras los cristales dibujando el icono del grito. Recuerda a Brandelo encogido, intentado extraer la daga bien metida en su vientre, diciéndole parece que me has matado, cheposo de mierda. Por eso le ha devuelto ahora a la ciudad de los sueños, por los caminos que él caminó, zarandeado por ansias e incertidumbres en busca de un destino que desconoce.

Brandelo el Poeta ha sacado de la bolsa de cuero los papeles, los ha colocado en la mesa camilla, junto a un cirio, los ha alisado y con ademán lento ha introducido la pluma de ganso en el tintero. Necesita escribir para ahuyentar sus ansias y menguar la noche acongojada, y acallar las dudas que le asedian. Ayer, al declinar del día, como pago de pitanza y lecho, leyó en el mesón de Tirbulo una historia en la que un contrahecho acuchillaba al amante de su hermana. Se ha echado encima de la cama, sin desvestir, mientras contempla las sombras cobrizas de los candiles aleteando en las paredes. Siente que una desazón de pez le envuelve, y siente que apenas la fatiga le presta un duermevela azorado. Han sonado campanas, y ha oído ladridos, y le han visitado recuerdos confusos e imágenes incomprensibles en su sueño atribulado. Se alza de un brinco y se mira en el espejo. Ve sus ojos, el sombrero y las arañas de los candiles, e imagina la hermosura de un rostro que alumbra una llama. Al salir del mesón, la humedad le llena de temblores, y turbado y perplejo se pregunta si las mariposas del corazón de tinta china no serían, en verdad, la burla de un impostor o, peor aun, la trampa mortal de alguien que descifró el enigma de sus versos. Se restriega los ojos para apartar la oscuridad densa que le enceguece y le desconcierta, pero solo consigue distinguir la llama de una vela junta a una ventana, como siempre le sucede en sus sueños de escribano contrahecho que ve pasar el vuelo de las urracas y el rodar sin rostro de los días.

En Saint Germain-en-Laye, 2006

interroge le jeune homme qui portait des bottes en cuir, un chapeau aux larges bords et abritait ses grelottements dans un plaid. Il se souvient d'elle, de ses yeux et de sa bouche derrière les carreaux, dessinant l'icône du cri. Il se souvient de Brandelo recroquevillé, essayant de retirer le poignard bien enfoncé dans son ventre, qui lui disait on dirait que tu m'as tué, bossu de merde. C'est pour cela qu'il l'a rendu maintenant à la ville des rêves, aux chemins où il a cheminé, déchiré par des angoisses et des incertitudes, à la recherche d'un destin qu'il ignore.

Brandelo le Poète a sorti les papiers de son sac en cuir, les a déposés sur la table, près d'un cierge, les a aplatis et d'un geste lent a introduit la plume d'oie dans l'encrier. Il a besoin d'écrire pour chasser ses angoisses et écouter la nuit tourmentée, et faire taire les doutes qui le harcèlent. Hier, à la tombée du jour, à l'auberge de Tirbulo, en paiement du gîte et du couvert, il a lu une histoire dans laquelle un homme difforme poignardait l'amant de sa sœur. Il s'est étendu sur son lit, sans se dévêtir, et contemple les ombres cuivrées des lampes à huile qui virevoltent sur les murs. Il sent qu'un malaise poisseux l'envahit, et il sent que la fatigue lui concède à peine un demi-sommeil troublé. Des cloches ont sonné, et il a entendu des aboiements, et des souvenirs confus et des images incompréhensibles l'ont visité dans son sommeil tourmenté. Il se relève d'un bond et se regarde dans le miroir. Il voit ses yeux, le chapeau et les araignées des lampes à huile, et il imagine la beauté d'un visage qui allume une flamme. En sortant de l'auberge, il est envahi de frissons d'humidité, et, troublé et perplexe, il se demande si les papillons du cœur à l'encre de Chine ne seraient pas, en vérité, la blague d'un imposteur ou, pire encore, le piège mortel de quelqu'un qui a déchiffré l'énigme de ses vers.

Il se frotte les yeux avec force pour écarter l'obscurité épaisse qui l'aveugle et le déconcerte, mais il ne réussit qu'à distinguer la flamme d'une bougie près d'une fenêtre, comme cela lui arrive toujours dans ses rêves d'écrivain contrefait qui voit passer le vol des pies et le cours sans visage des jours.

À Saint Germain-en-Laye, 2006

Sabbatai Sevi

El Sultán miró con ojos inquisitivos al hombre que acababa de arrodillarse en la alfombra, y el hombre inclinó la cabeza. El Sultán supo entonces cuál sería la respuesta a la pregunta que iba a formularle, pero conforme a las normas que regulan la buena práctica de la justicia le habló de esta manera: "Afortunado aquel que es dueño de su suerte. Si humilde y arrepentido buscas el amparo de Alá, el Clemente, vivirás el tiempo que el curso de los días te depare. Si, por el contrario, te empecinas en afirmar, como dicen que dices, que eres el Mesías, nunca más verás el rodar de la luna".

El hombre levantó la cabeza y vio la casi imperceptible sonrisa detenida en el rostro inmóvil. En la ingravidez del ancho silencio, sintió una quemazón culebreando por la garganta, que en vano intentaba humedecer con saliva. Al entornar los párpados para borrar la perturbadora quietud de la esfinge, se reconoció en el hilo de voz que tartamudeaba estas palabras: "Que Alá, el Misericordioso, perdone mi impostura y me acoja entre sus siervos".

Y el hombre comenzó a morir de la peor muerte, pero eso lo supo cuando volvió de su extravío y comprendió que el destino le había marcado con el punzón de un desprecio insomne.

Sabbatai Sevi

Le sultan lança un regard inquisiteur à l'homme qui venait de s'agenouiller sur le tapis, et l'homme baissa la tête. Le sultan sut alors quelle serait la réponse à la question qu'il allait lui poser, mais, conformément aux normes qui régissent la bonne pratique de la justice, il lui parla ainsi: «Heureux celui qui est maître de son sort. Si, humble et repent, tu cherches la protection d'Allah, le Clément, tu vivras le temps que le cours des jours t'accordera. Si, au contraire, tu t'obstines à affirmer, comme on dit que tu le dis, que tu es le Messie, tu ne verras plus jamais tourner la lune.

L'homme releva la tête et vit un sourire presque imperceptible figé sur le visage immobile. Dans l'apesanteur du large silence, il sentit une brûlure qui serpentait le long de sa gorge qu'il essayait en vain d'humidifier avec de la salive. Fermant à demi les yeux pour effacer le calme déconcertant du Sphinx, il se reconnut dans le filet de voix qui bredouillait ces paroles: «Qu'Allah, le Miséricordieux, pardonne mon imposture et m'accueille parmi ses serviteurs».

Et l'homme commença à mourir de la pire mort, mais ça il le sut quand il revint de son errance et comprit que le destin l'avait marqué du poinçon d'un mépris sans repos.

ÍNDICE / SOMMAIRE

Dulce como el amor / *Doux comme l'amour*

Reencuentro / *Retrouvailles*

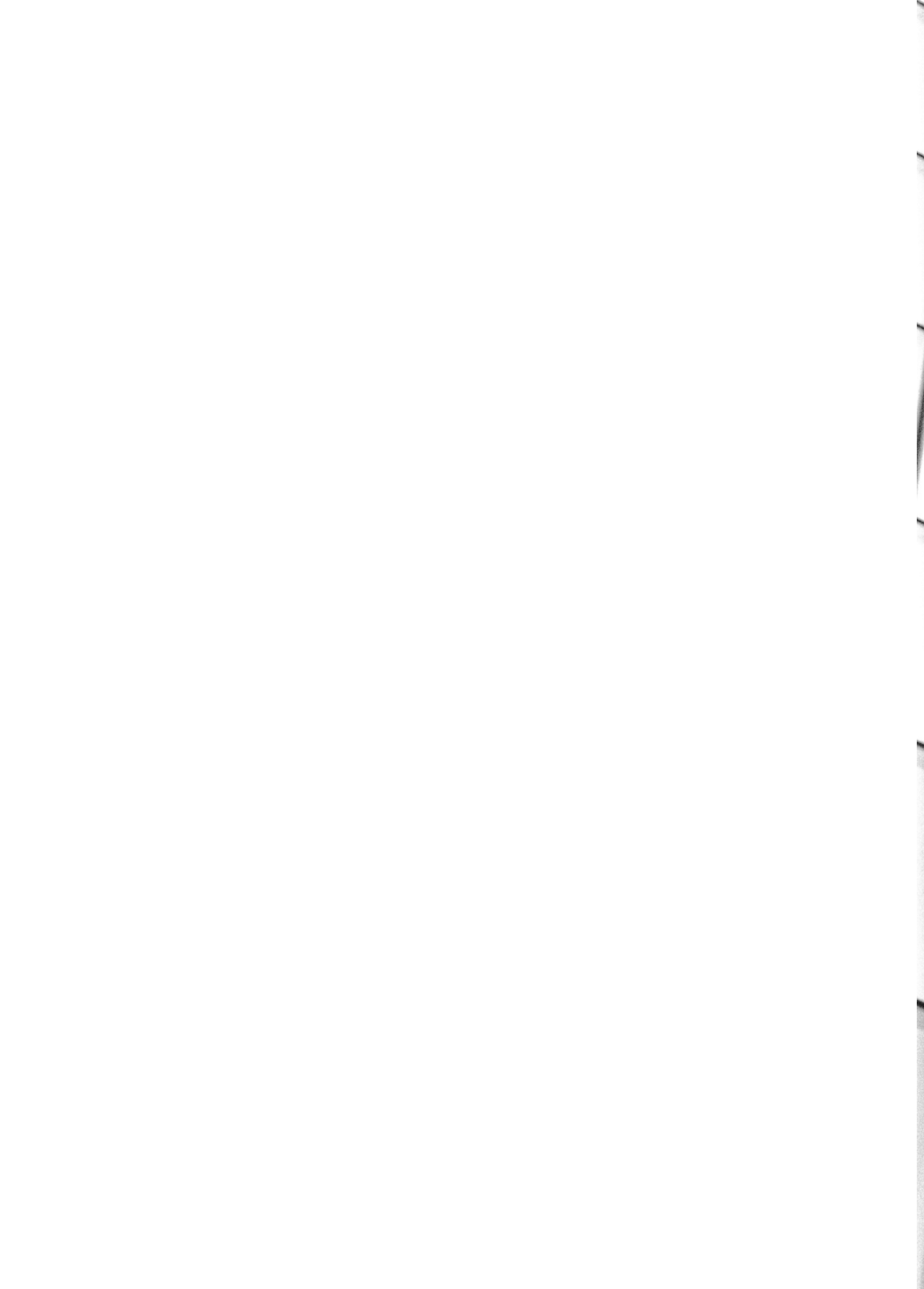
De palique / *Un brin de causette*

La despedida / *Le renvoi*

Juan Montero / *Juan Montero*

Tras la ventana / *Derrière la fenêtre*

Sabbatai Sevi / *Sabbatai Sevi*





Biblioteca Nacional de Francia - François Mitterand (Paris)

Detalle de la Torre de los Números.

© Luis Pardiñas, 2004